Regnault - MMA Acc. No. 16.95

SEP 18 1916

The Salome of Henri Regnault a scrap book of clippings relating to its purchase by M Knoedler + Co. at the sale of the Marquis Landolfo Carcano May 20 1882 v.4

LOUVRE MAY YET RECEIVE THE "SALOME" OF REGNAULT

Philadelphia Enquirer.

PARIS, June 1.—Regnault's "Salome," the painting purchased at auction by Knoedler & Co., may yet become the property of the nation. Henry Knoedler announces that he is willing to sell it to the Louvre at the price he paid for it—$105,000. The offer will probably

NOTES D'ART

« La môme Salomé ».

On n'en parle plus, mais la question n'est point réglée. Oui ou non, la coalition des marchands de tableaux et des juifs imposera-t-elle au Louvre la *Salomé* de Regnault? Les amateurs n'en veulent pas. Alors interviennent les Rothschild et les Meyer, qui représentent l'honneur de la France. (*Nous autres Suisses, nous sommes plus français que vous*, criait l'autre jour, aux fêtes de Rousseau, un manifestant camouflé en pasteur.) Il paraît que notre honneur est en jeu. Si la *Salomé* fuit vers les Amériques, le Louvre est déchu. On croyait qu'en dépit des voleurs il y restait encore quelques chefs-d'œuvre. Nous avons changé tout cela. Et quel réconfort de voir le soin qu'on prend à sauvegarder notre fierté nationale! Knœdler, américain de nation, veut nous garantir d'une folie et garde chez lui le tableau, pour permettre aux souscripteurs de faire l'appoint nécessaire au rachat. On s'extasie sur ce candide et richissime marchand, à qui les sifflets ont donné des scrupules. Puis, les abonnés d'Arthur Meyer se montrant rétifs, on commence à le trouver avisé. Il prolonge le délai. Quatre cent quatre-vingt mille francs le font peut-être réfléchir : le dédain du Louvre n'est pas une bonne note

pour une toile, en Amérique. Mieux vaut, à tout prendre, se draper dans les plis du drapeau tricolore.

On dupe d'autant mieux le public que la *Salomé* n'est point un mauvais tableau ; elle ne déparerait nullement notre musée. Dans le recueil des lettres de Regnault, publié après sa mort, on trouve le jugement que porta sur elle Théophile Gautier. Minutieuse description, trop consciencieuse toujours et qui échappe avec peine à l'ennui. La richesse et l'éclat d'une pareille toile devaient réveiller sa nostalgie orientale. Rayon de soleil sur un mur sombre, symphonie en jaune, telles sont les comparaisons dont il se sert. A regarder plus froidement, on convient que cet ouvrage manifestait chez son auteur plus que des espérances de coloriste. Croit-on prendre les amateurs à cette piperie ? Leur réponse est toute prête : le Louvre, qui n'est point destiné à couronner des espérances, a recueilli de Regnault assez de toiles pour représenter dignement un talent qui ne donna pas toute sa mesure. *Le général Prim* le montre dans une fougue de jeunesse, avec le désir, un peu, d'étonner le bourgeois pour plaire ; la *Comtesse de Barck*, d'une tonalité plus froide, fait soupçonner ce que la maturité eût pu joindre de finesse à un si beau génie, et l'*Exécution à Tanger* est d'un artiste sûr de lui-même, qui sait dominer, ordonner un sujet.

Qu'une balle ait anéanti de si belles promesses, nous le déplorons, mais faut-il pour cela encombrer le Louvre de toute la production de Regnault? Et surtout à ce prix :

Il ne faut s'ébahir, disaient ces bons vieillards,
Dessus le mur troyen, voyant passer Hélène,
Si pour telle beauté nous souffrons tant de peine,
Notre mal ne vaut pas un seul de ces regards...

Ronsard avait raison, mais cette Hélène nouvelle n'a pas tant de mérite. Quatre cent quatre-vingt mille francs ! Y

songez-vous, Monsieur Knœdler ? à ce prix, l'auriez-vous entretenue ? Il est vrai, l'Art lui confère d'être immortelle.

Quelle honte ! Allons, elle entrera au Louvre, on l'accrochera en face de l'*Inspiration du poète* de Poussin, qui, à ce qu'on dit, fut payée 150.000 francs ; ou elle voisinera avec le merveilleux athlète de Mantègne, le *Saint Sébastien*, qui, non plus, ne fut payé si cher. *Et nunc erudimini.*

De ne la point accepter n'effacera pas tout à fait le déshonneur. Car l'affaire Salomé (il y a une affaire Salomé comme il y eut une affaire Deyfus) a posé une question vitale pour l'avenir de nos musées. La foule va-t-elle maintenant régler les achats ? Jadis on laissait agir la conservation du Louvre. C'était une institution vénérable, prudente et lente parce qu'elle travaillait pour les siècles. Elle opérait doucement, cherchait les occasions. Un jour, on voyait apparaître un Poussin, un Mantègne. Parfois on ne savait d'où ils venaient, ce qu'ils avaient coûté. Ils se contentaient d'être beaux.

Depuis quelque temps tout cela est changé. La foule, c'est-à-dire les journaux, c'est-à-dire une opinion soufflée par les marchands de tableaux et les juifs, décrète que le Louvre doit acquérir telle ou telle œuvre, à peine de forfaire. Il suivait avec une juste défiance, plutôt en spectateur qu'en acheteur, les ventes parisiennes, où l'esbrouffe et l'emballement décuplent les prix. Le voilà forcé d'y acheter, et très cher. Ce fut d'abord la *Femme à la Perle*. Il nous fallait une figure peinte de Corot. Ce ne fut pas trop de 150.000 francs pour un pareil honneur, tandis que d'autres portraits du même peintre, et qui ne valaient guère moins, allaient à 10.000 francs malgré la mode ; après tout, l'Etat peut bien payer. Le roi était plus ménager et, quand il voulait se montrer magnifique, savait placer sa magnificence.

Qu'on me permette une parenthèse : les ventes parisiennes, il faut le répéter, montrent des prix qui semblent prouver une

société désorbitée. On veut dire, par là, que le prix des œuvres d'art, qui sont un luxe de l'esprit, n'a plus de rapport avec les fortunes de ce pays. Peut-être qu'il en conserve avec les fortunes américaines. Après la vente Doucet, j'en doute : la mode du XVIII^e^ siècle est, certes, louable ; mais enfin, seuls, Watteau et La Tour sont de grands maîtres. De telles surenchères interdisent les collections à qui n'est point roi du cochon ou du pétrole. C'est de nouveau l'intelligence soumise à l'or.

La *Salomé*, que le Louvre a poussée jusqu'à un prix où il est fort heureux qu'elle lui ait échappé, justifie-t-elle l'intérêt qu'on y prend par d'autres raisons que les artistiques ? Certaines œuvres jettent la lumière sur la façon de penser ou de sentir d'une époque : la médiocrité de l'*Enlèvement des Sabines*, qui n'est digne ni du Louvre ni de David, n'empêche pas qu'il ne soit nécessaire pour comprendre la mode du faux antique qui s'empara alors des esprits. Il y a au Luxembourg une *Salomé*, celle de Gustave Moreau, qui, de ce fait, mérite tous les sacrifices. Dans sa perversité et dans sa lourde barbarie elle illustre une sensibilité qui est, ou plutôt qui fut la nôtre. Qui n'est point responsable d'une prétentieuse prosopopée à la petite courtisane biblique ? Elle a remplacé pour nous Hélène, dont la perfection nous désespéra. Sainte-Beuve, de qui découle toute sagesse, l'a dit : des figures achevées, Hélène ou Didon, nous satisfont trop complètement et ne nous laissent plus rien à penser ou à dire.

Regnault était bien trop sain et pas assez intellectuel (je ne dis pas intelligent) pour mettre dans son œuvre de secrètes intentions. Ce qu'il créa et ce qu'il voulut créer, ce fut une œuvre de simple virtuosité. Au sujet il ne tenait point. Dans ses lettres il parle indifféremment d'Hérodiade, de Salomé, de la petite bonne femme en jaune ; et, le moment venu de rédiger la notice de l'ouvrage, il avoue n'être plus très fixé

sur le rôle de son héroïne dans la Bible. C'est une gitane quelconque, de ces modèles faciles qu'il trouvait à profusion en Espagne.

Au fond, la Bible n'indique pas grand'chose : Salomé qui séduit par la danse et sans doute par la volupté le vieil Hérode ; une assez sale histoire de passion sénile. Mais nous n'avons pu nous contenter d'appétits si élémentaires. En elle nous avons incarné nos désirs de perversité et de satanisme, héritage de Baudelaire. Il nous l'a fallue toute pudique et cruellement inconsciente, ou bien hystérique et névrosée. D'un pôle à l'autre nos préférences se sont balancées.

Il y a eu l'éternel féminin, l'adolescente chastement drapée, le visage frisé d'une moue ingénue, que Lippi fait danser aux murs de la cathédrale de Prato, ou qui, sur le tableau de Luini, détourne la tête et, sans remords, sans joie, soulève d'une main négligente (ces mains..., ces petites mains), comme une belle fleur rouge, la tête du Baptiste. C'est elle « l'instinct dansant » du pauvre Lafforgue, qui, simple instrument d'Hérodiade, émeut, parce qu'elle s'amuse d'une vie humaine comme d'un jouet.

La plus attirante est celle de des Esseintes, celle aussi de Gustave Moreau, qui est toute pourrie de littérature baudelairienne et mallarméenne, la déformée de l'amour. Le pauvre Samain, qui n'était rien moins que compliqué, se battait les flancs pour la célébrer :

Et Salomé vient dans la salle basse et chaude
Secouer le péché touffu de sa toison...

Le barbare Wilde, trop peu français pour être retenu de la crainte du ridicule, l'a conduite à la pointe de son être, en lui faisant baiser les lèvres du décapité.

Que ce bric-à-brac commence à marquer ! Comme on y

reconnaît le procédé, l'exaltation à vide ! Du Fresnois prétend que le goût du vice s'en va ; en vérité, je le crois, et, par bonheur, ce n'est point moralisme protestant. C'est dédain des sujets trop faciles et des spectacles barbares qui ne secouent que les nerfs. Il y a une hiérarchie de dignité dans les aliments que nous fournissons à notre âme. Je sais bien : Moréas disait que le génie d'un auteur ne se connaît point aux sujets qu'il traite, mais au ton et à *la manière de souffler sur l'argile*. Tout de même il y a plus de qualité à se satisfaire de la vierge immolée au sort des armes hellènes que de la danseuse énervée et de son sénile amant.

PIERRE DU COLOMBIER.

El famoso cuadro soberbio de Rembrandt

La vida en Paris

La estufa en los tés—Mucho "muffins" y el pan caro—Las recepciones de los palacios—¿Que se ha hecho el hogar?—Mr. Chouflcury estará fuera de su casa—Un pintor de pequeñas romanas — Alma Tadema—Los amores de Pompeya y los "Amores de Paris"—Tratado del tierno parisien por M. Aderer — Las fiestas de Jean-Jacques — Que dirá Voltaire?—Las osamentas de dos filosofas — M. Henry Roujon—El principe de los poetas —Ronsard y Raul Ponchon—Una pieza en verso de Francois Ponsard.

Paris, Junio 3.

En verdad que si el pan está caro, los sandwiches de "foie gras", los "toastees" y los "muffins" deben estarlo tambien. Paris los consume ahora en una cantidad increible. Se dan "thés" en todas partes. Es la gran semana de los tés y de los "steeples". Los tés pululan y todo hombre de mundo "entrenado" da, un té á otro como el relanti de una cuqueta á otra. Las recepciones se multiplican en razon directa, se diria, de las preocupaciones públicas. En este tiempo de los "proporcionales" están fuera de proporciones. ¡Ah! no son ni los que valsan, ni los que conducen cotillones, quienes hacen huelgas! Nunca se han visto anunciados tantos bailes. He visto el otro dia en el frente de una casa del Bois de Boulogne, decorada de rojo, Kra, evocando la ideal Roserale de Lizy y la primavera de Bazatelle, que se inauguraba con una fiesta en hotel particular.

Por lo menos cuando las soirées ó las "garden parties" se dan en los "home" de los dueños de casa, la hospitalidad guarda el carácter de intimidad que hace ó hacia el encanto de las relaciones de antes. No hablo de la amistad, sino de "relaciones". Aun entre los empujones de los invitados siempre demasiado numerosos, uno se siente siempre "hote", palabra encantadora que se aplica á la vez al que abre su puerta y al que la franquea. Se va "á lo de un tal", á lo de la señora X ó señora Z..." Puede creerse que se ha sido elegido, distinguido, que este pedacito de carton que le llega por correo, os trae un testimonio banal sin duda, pero real, de simpatia. Se va á la casa de siguien.

Lo que es por el contrario, irónico, es esa moda moderna de dar tés y bailes no en su casa, sino en el restaurant, en los palacios, lejos del hogar, del "home", como si la sociedad parisiense se convirtiese en "Paris Society". Un té, el té que implica, se diria, la charla intima, los secretos, ó la relacion, los tés de un proverbio de Musset ó de un cuento de Dickens, han desaparecido, y en el té de ahora una recepcion cerca cualquier otra, mas numerosa y la intimidad nada tiene que hacer allí. Antes de su casa, salirse de si mismo, escaparse, huir, he ahí la preocupacion contemporánea.

Pase todavia no halle dado fuera de su casa. La nueva moda evita el terrible desarreglo de los muebles que recuerdan en las casas un terremoto. El teatro cómico ha reflejado á menudo el terror de las dueñas de casa, ante el espacio necesario para una vuelta de vals. Pero el té transportado fuera del salon habitual, el té transformado en un banal "rendez vous" en el hall de un restaurant, el té donde parece que el invitante ha complicado la vida de sus invitados para deshacerse de una vez del mayor número posible de relaciones, vela aquí una de las caracteristicas de la "modern life" en lo que tiene de mas elegante y superficial.

¡Superficie!! ¿Acaso hay tiempo de no serlo con todo lo que se tiene que hacer? El placer llega á ser una cosa cada vez mas rara y es preciso encontrar el medio de gozar en una ó dos horas el tiempo precioso que dispersa y hace perder nuestra vida atrozmente subdividida. Entonces se junta á los amigos ó pseudo amigos en bloc en el local mas grande posible. Se sibergan los afectos en las fondas y al contrario de aquel M. Chouflcury, ilustrado por Morny, las grandes "hoteleras" (desde que hay grandes hoteles) deberian redactar sus invitaciones asi:

"La señora... estará fuera de su casa el... de Junio 1912".

Fuera de su casa y fuera de si mismo, es la divisa de una época cuya preocupacion es de estar en otra parte. Nada mas sintomático en ese sentido que el match de box del otro dia, que llevó á Dieppe un tren expreso lleno de parisienses. La sola perspectiva de ver dos sólidos mocetones darse fuertes golpes de puño en la cara, decide á toda una multitud á partir precipitadamente. La gente se amontona alrededor del boxeador, asaltan al "manager" ó se agarran entre si á golpes: la sangre corre y los testigos de estas cosas graciosas nos aseguran que las mujeres que han asistido á este duelo de los músculos veian con visible placer correr la sangre de las narices apostadas y de los carrillos hundidos. Emperdenido delicado y que llega á nuestras amables parisienses á esa lindas romanza que conocia y pretaba tan bien el pintor Alma Tadema.

Para nuestro amigo Henry Roujon, que acaba de reunir sus bellos estudios sobre Hebert, Verdi, Gerome, Reyer, Ludovic Halevy,—"Artistas y amigos de las artes"—un retrato de Alma Tadema seria la oportunidad de una obra maestra. El hombre era amable y el talento es exquisito. Este holandés naturalizado inglés, parece haber vivido en Tanagra y en Pompeya. Resucitaba la antigüedad con la ciencia profunda de un Gaston Boissier. Se diria que verdaderamente habia asistido á una bacchanal de Agrippina ó ha sorprendido á esas modelos de las bellas cabelleras rojas, en los mares tirrenianos. Este pintor de mármol habitaba una casa de mármol puro jaspeado, dibujado y planeado á la antigua, era para hablar como estaba hecho para agradar á la vista.

Habia allí curiosidades y recuerdos y entre ellas un plano de Carré, puro modelo el Bahia grumoso y que era como una tabla que habian firmado todos los grandes llamados que pescaron sus dedos sobre el teclado: Gounod, Franz Liszt, Rubinstein, Massenet, creo, y Saint-Saens y el admirable Planté, Wagner, tal vez. De este piano, antiguo como el resto de los muebles, Alma Tadema estaba muy orgulloso.

—Es mi album. No hay otro igual.

Veo aun el interior delicioso de Grove End Road, en Saint John's Wood y la luz opaca de esos cuartos donde las obras de laca Alma Tadema atestiguaban una estrechidad de arte y de labor. Establecida por la patria de adopcion, el "sir" hacia gentilmente los honores de su villa y siempre era igualmente cordial y sencilla. Tenia una manera especial de expresar su melancolia y con un tono seguro me hablaba de su amigo Duez, el pintor que acababa de morir:

—Y bien,—este pobre Duez está en el infierno! Yo le queria mucho.

Lo queria mucho en efecto. Una vez pedí al maestro, miembro de nuestra academia de bellas artes, algunos apuntes de su vida. Hoy recuerdo el curioso autógrafo que me envió calcados y en el que el buen holandés pinta en pocos trazos su carácter.

Escribió:

"Casado dos veces.

1o. Me casé con una francesa.

2o. "Dios, Dito", una inglesa.

"Dito, Dito" el apostrofador recuerdo está allí todo entero en dos líneas.

Durante el centenario del instituto pasé en Chantilly un dia encantador con Alma-Tadema. Cuando llevo que firmar en el registro abierto á los invitados, en lugar de su firma dibujó rápidamente una pequeña romana con sonrisa de "grisette".

En cuanto "mouliner-rouge", dijo, pero se trata de una sonrisa femenina, Horacio y Margot fraternizan: el monte Aventino y el Montmartre. Las mujeres y los amores en todas partes son los mismos.

¿Seria este parecer el del autor de los "Amores de Paris"? No lo creo—¡El amor! ¡Ah! hablemos del amor!

Es esta la primera linea de un libro encantador que acaba de leer. ¡Ah!, si, hablemos del amor! Creo que desde que el mundo es mundo no se habla de otra cosa. Y cuando se escribe el tema parece siempre joven y nuevo.

Los "Amores de Paris"! Qué lindo titulo y qué lindas colecciones de novelitas. Al leer la obra de Adolfo Aderer, yo recordaba aquel gracioso drama de Astafio en el real. Adela Page—una de las seductoras del aquel tiempo—cansada una temporada tranquilamente sentimental, que hacia sonreir á los espectadores de la platea y llorar á las muchachas del paraiso.

En el libro de Aderer, el "sir" hacia gentilmente los honores de su villa y siempre era igualmente cordial y sencilla. Tenia una manera especial de expresar su melancolia y con un tono seguro me hablaba de su amigo Duez, el pintor que acababa de morir:

—Y bien,—este pobre Duez está en el infierno! Yo le queria mucho.

Lo queria mucho en efecto. Una vez pedí al maestro, miembro de nuestra academia de bellas artes, algunos apuntes de su vida. Hoy recuerdo el curioso autógrafo que me envió calcados y en el que el buen holandés pinta en pocos trazos su carácter.

Escribió:

"Casado dos veces.

1o. Me casé con una francesa.

2o. "Dios, Dito", una inglesa.

"Dito, Dito" el apostrofador recuerdo está allí todo entero en dos líneas.

Durante el centenario del instituto pasé en Chantilly un dia encantador con Alma-Tadema. Cuando llevo que firmar en el registro abierto á los invitados, en lugar de su firma dibujó rápidamente una pequeña romana con sonrisa de "grisette".

En cuanto "mouliner-rouge", dijo, pero se trata de una sonrisa femenina, Horacio y Margot fraternizan: el monte Aventino y el Montmartre. Las mujeres y los amores en todas partes son los mismos.

¿Seria este parecer el del autor de los "Amores de Paris"? No lo creo—¡El amor! ¡Ah! hablemos del amor!

Es esta la primera linea de un libro encantador que acaba de leer. ¡Ah!, si, hablemos del amor! Creo que desde que el mundo es mundo no se habla de otra cosa. Y cuando se escribe el tema parece siempre joven y nuevo.

Los "Amores de Paris"! Qué lindo titulo y qué lindas colecciones de novelitas. Al leer la obra de Adolfo Aderer, yo recordaba aquel gracioso drama de Astafio en el real. Adela Page—una de las seductoras del aquel tiempo—cansada una temporada tranquilamente sentimental, que hacia sonreir á los espectadores de la platea y llorar á las muchachas del paraiso.

Era la historia de una joven que "abandonaba á su familia por un poco de oro, un cachemir, un ave de paraíso" y terminaba precisamente por esta frase. "He aquí como deja uno de ser honrada", he aquí los amores de París.

Esta pieza del Ambigú, en la cual d'Ennery había puesto toda su ciencia del drama y Lambert Thiboust, su alegría y su buen humor, atrajo á todo París, y durante un otoño entero, se cantó en todas partes la romanza de Adela Page. "Hacía fuego" en esos órganos de góndolas arrastradas y melancólicas que ya no se oyen en los barrios apartados. Esa palabra mágica "París" y esa otra no menos seductora "Amours", fueron el éxito de una temporada.

Aderer ha rejuvenecido el tema. Ha tenido la idea de estudiar, en cada barrio de París, la clase de amores ó de amoríos que se albergan en él. Así dibujó cierta vez un satírico los amores en una misma casa, piso por piso. Aderer describe á la vez las tórtolas y sus nidos. Sitúa con arte infinito el caso de psicología particular que observa. Como buen autor dramático, indica la decoración antes de hacer entrar en escena sus personajes. Así es como los casos de amor que analiza, los idilios ó los dramas que cuenta con encantadora gracia, con estilo claro y bien francés tiene, por turno, un marco melancólico ó sonriente, un fondo trágico, á veces como cuando Montmartre y la visión de la calle de los Rosales son los puntos donde localiza la curiosa novela de la hermosa Gabriela, esa Theroigne de la "Butte", que salva al oficial que se parece á su amante muerto.

Y he aquí la Salpetriere con su severo paisaje, he aquí el Père-Lachaise donde un don Juan muy moderno asiste al entierro de otra Elvira y luego ver surgir en la sombra espectros de "comendatrices", víctimas del amor. Y es la Sorbonne donde trabajan juntos estudiantes de ambos sexos. Es la Opera donde el peligro baila, sonríe, ama y muere. Es el square de Batignolles, donde Filemon y Baucis nos aparecen bajo formas bastante imprevistas.

Cada barrio tiene sus historietas de las cuales M. Aderer es el Fallemant que ha leído Balzac (su "Hermana Perpetua" evoca la "Misa del ateo") y que también cata "lágrima del ojo", de que habla Sterne.

"La mucama de enfrente" y esta perfecta "Hermana Perpetua", son entre estas novelas exquisitas las mejores.

Salomé que acaba de venderse en París en remate público por la suma de 475.000 francos

Portrait de P. d'Épinay, par Henri Regnault.

Comment j'ai connu Henri Regnault

Par P. d'ÉPINAY

(SOUVENIRS INÉDITS)

Buste d'Henri Regnault, par P. d'Épinay.

La *Salomé* d'Henri Regnault — dont nous donnons, sur le désir de nos abonnés et avec la bienveillante autorisation de M. Knœdler, la reproduction en couleurs — est toujours au premier rang de l'actualité, car le public se demande si, après les nobles efforts de MM. Bonnat et Detaille pour nous la conserver, cette toile quittera vraiment la France. Les deux pages, que nos lecteurs vont lire, sont extraites des souvenirs inédits du statuaire M. P. d'Epinay, l'auteur célèbre de *Ceinture dorée*, qui fut un des plus chers amis d'Henri Regnault. Nous savions que ces souvenirs — qui ont trait au séjour de M. d'Epinay à Rome — étaient écrits en grande partie. Aussi, considérons-nous comme une véritable bonne fortune d'avoir obtenu de l'auteur cet important fragment :

Dès son arrivée à Rome, en 1867, je connus Regnault. Peu de temps après nous étions amis intimes. Cela s'expliquait : nous avions les mêmes goûts, la même façon de voir et de comprendre; nous possédions enfin le même enthousiasme. Si son ardent désir de connaître l'Orient ne naquit point dans mon atelier à la vue des souvenirs consistant en photographies, étoffes, tapis, armes que j'avais rapportés de mes voyages, je puis affirmer que ce désir s'y développa au point que bientôt Regnault vint à ne plus parler que des tableaux qu'il enverrait un jour au Salon de Paris, datés de Delhi ou de Bénarès. Il ne se fatiguait pas de parcourir les albums où j'avais réuni les plus belles reproductions des merveilles architecturales de l'Hindoustan. Je le vois encore en extase devant le Taj d'Agra, ce chef-d'œuvre d'élégance et d'harmonie, élevé à la mémoire d'une femme aimée par le plus riche et le plus puissant monarque de l'Asie, merveille unique que l'on a surnommée avec raison un « poème de marbre ».

Il m'enviait d'avoir voyagé hors d'Europe en regardant les dessins ou les photographies de ces types si pleins de caractère, non seulement d'Indiens de toutes les races, mais d'Arabes, d'Abyssins et de ces sémites orientaux des rivages de la Mer Rouge qui allaient bientôt me servir lorsque je créai mes statues d'Annibal enfant, de David et de Saint-Jean.

« En France, jusqu'à présent, lui disais-je, l'artiste qui a voulu peindre l'Orient ne s'est pour ainsi dire occupé que de notre Afrique du Nord; quel est celui qui, le premier, révèlera le véritable Orient, c'est-à-dire l'Inde et la Perse ! » Je lui fis connaître Fortuny ; c'est moi qui le menai pour la première fois dans cet atelier de la via Flaminia, un vrai musée hispano-mauresque. C'était une réunion de plats aux reflets métalliques, de fusils, de sabres, de boucliers ornés de pierreries, de selles de velours cramoisi, brodées d'or, de tapis persans; puis des velours de Gênes servant de fond aux armures et aux faïences de la Renaissance suspendues aux murs. Au milieu de cet amoncellement, un homme simple et accueillant, doué d'un talent brillant, correct, spirituel, tout à fait personnel. Ce talent fut comme une révélation pour Regnault. Il sortit de chez Fortuny littéralement grisé. « Il y a dans un coup de crayon de ce gaillard-là, s'écria-t-il, plus d'esprit que dans toute l'œuvre de Meissonier ! Et personne n'a jamais fait l'aquarelle comme lui ! c'est notre maître. Vive Fortuny, vive l'Orient ! »

Quelques jours après, Fortuny vint me prendre pour aller à l'Académie de France rendre visite à Regnault. « Eh bien, lui dis-je en sortant, que dites-vous du petit Français ?

— Je voudrais bien avoir le gras (*il grasso*) de son pinceau ! C'est un « ragazzo » plein de génie. » Bref, à partir de ce moment, ils s'admiraient sans s'envier; chacun reconnaissant chez l'autre les qualités qu'il croyait ne pas avoir en soi.

Peu après sa visite chez Fortuny, Regnault ébauchait l'esquisse d'une *Judith* qu'il n'exécuta de grandeur naturelle que l'année suivante, sur les conseils d'Hébert, alors directeur de l'Académie de France à Rome.

A partir de ce moment Regnault me confia souvent, en parlant de l'Académie, « qu'il étouffait dans cette boîte ! » mais il avait une véritable affection pour Hébert, et il n'aurait voulu à aucun prix, par un coup de tête, lui faire de la peine ; cependant, il n'aspirait qu'à trouver le moyen de s'éloigner pour aller peindre dans les pays « de la couleur et de la lumière, ne fut-ce que pendant deux ou trois mois ». A Rome, qu'il n'eut jamais le temps de bien connaître et par conséquent d'apprécier, Regnault admirait surtout la campagne, le Colisée et la chapelle Sixtine. « Quand on entre là-dedans, me disait-il en faisant allusion au plafond de Michel-Ange, on se sent écrasé; on n'a plus qu'une idée, briser ses pinceaux ! » Souvent dans nos promenades autour de Rome quand nous parlions art, il revenait à la Sixtine. « Quand on pense qu'un jour il ne restera qu'un souvenir de cette merveille ! La peinture, vois-tu, c'est peindre avec des pinceaux larges comme cela... » et il mettait l'une contre l'autre ses deux mains. « Parmi tous tes princes romains, ajoutait-il, tu n'en connais donc pas un qui me confierait les quatre murs nus d'une des immenses salles inoccupées de son palais ? Je lui ferais pour rien, tu entends bien, pour rien, une rude décoration. »

Regnault était artiste en tout; il adorait la musique et déplorait qu'on en fît si peu à Rome. Cependant, nous allions parfois le dimanche à Saint-Pierre, dans la chapelle des chanoines, entendre la belle musique de Palestrina, qu'interprétaient alors, avec leur voix de tête si impressionnante, des chanteurs qui, aujourd'hui, n'existent plus. Parmi les compositeurs modernes, il avait une prédilection pour Saint-Saëns, et me prédisait qu'il serait le plus grand musicien français de son époque. Doué d'une fort belle voix, il chantait avec tant d'âme que dans les petites réunions d'artistes qui eurent lieu chez moi pendant les hivers de 1867 et 1868, on le préféra de beaucoup au chanteur Soria, devenu célèbre par la suite. Regnault avait tous les goûts et toutes les qualités du vrai gentilhomme, il était ouvert, franc, généreux, dévoué. Il haïssait tellement la vulgarité que je ne lui ai jamais entendu se servir de termes « d'argot » en usage alors dans certains milieux d'artistes; près des femmes, c'était un charmeur qui savait tout dire avec chaleur, mais avec mesure.

Il aimait tous les genres de sport, le cheval difficile particulièrement; je fis de lui plusieurs caricatures en centaure ou en lutteur, car, quoique petit de taille, il était musclé, fort et agile comme un athlète.

En 1868 et 1869 je décidai plusieurs dames de l'aristocratie romaine et étrangère, dont j'exécutais les bustes, à faire dessiner par

lui leurs portraits pendant que je les modelais. Il me semble encore voir Regnault plein de gaieté communicative, assis sur un petit tabouret, dessinant de la main gauche, soit au crayon noir, soit à la mine de plomb, les portraits de la comtesse Grégoire Stroganof, de la princesse Ginetti, de la baronne van Hoffmann, de la comtesse de la Ferronnays, de la baronne Jennyer, d'autres encore; petits chefs-d'œuvre de facture et d'esprit qu'on lui payait quinze louis!

C'est en mai 1868 qu'il fit mon portrait et que je modelai d'après lui une ébauche qui me permit de faire après sa mort un buste où je mis tout mon cœur.

Vers le milieu de 1867 Regnault avait fait un voyage à Paris; il y avait été attiré par la grande exposition; sa première visite fut naturellement pour la section indienne. Il y acheta quelques riches étoffes, parmi lesquelles celle en soie jaune dont il fit le fond de son tableau de la *Salomé*, étoffe que je l'ai vu exposer à un soleil ardent afin de la faire pâlir en certains endroits et obtenir ainsi des nuances graduées, délicates et variées.

Pendant l'année qui s'écoula entre l'automne de 1867 et son départ pour l'Espagne en août 1868, je vis Regnault presque chaque jour; j'étais devenu son confident et il était le mien. Quand mon ami Charette s'absentait pour se rendre en France ou aller en garnison hors de Rome, il laissait à ma disposition ses deux poneys et une petite voiture découverte; ainsi, après les séances d'atelier, une heure et demie avant le coucher du soleil, j'allais prendre Regnault et nous faisions de longues promenades « en dehors des portes », à travers cette imposante et poétique campagne qu'il aimait tant! Elle n'était pas alors abîmée par la vue offusquante de bâtisses horribles et de cheminées d'usine. C'est pendant ces promenades qui, parfois, se prolongeaient jusqu'à la nuit, que, au cours d'idées échangées, je pus bien comprendre cette nature d'élite aux dons si rares, apprécier la noblesse de ses sentiments et la pureté du patriotisme dont il allait bientôt donner une preuve éclatante et à jamais glorieuse.

J'ai échangé une correspondance intime avec Regnault pendant mon absence de Rome, dans l'été de 1868 et pendant ses voyages en Espagne et au Maroc en 1869 et 1870, voyages qu'il accomplit avec son excellent ami Clairin. En juin 1868, j'étais à Londres lorsque je reçus de Regnault une lettre spirituellement illustrée: il m'apprenait qu'il avait failli être victime de sa passion pour les chevaux fougueux et il m'envoyait le croquis de sa culbute par-dessus une charrette et celui de sa tête entourée de bandages. Son départ pour l'Espagne, me disait il confidentiellement, était chose décidée; le moment dépendait en majeure partie de sa bourse. Je lui répondis que j'avais justement eu la chance d'obtenir en sa faveur, de la part d'un ami américain, la commande d'une petite toile pour la somme de 2 000 francs; je les tenais à sa disposition. Il me répondit le 11 juillet qu'il ne pouvait croire à cette chance: « Ce n'est pas une charge? » me demandait-il. Cet Américain était M. P.-L. Morton, alors l'associé du père du richissime Pierpont Morgan: M. Morton devint ambassadeur à Paris et plus tard vice-président des Etats-Unis. Le premier envoi de Rome de Regnault, *l'Automédon*, où sa fougue se révèle d'une manière admirable, fut, sur mon conseil, acheté par ce même M. Morton.

Quand je revins à Rome à l'automne, je trouvai plusieurs lettres de Regnault datées de Madrid; toutes ces lettres respiraient l'enthousiasme que lui inspiraient le pays, le caractère des habitants, les musées, les Vélasquez, enfin le peuple qu'il avait trouvé en pleine émeute, circonstance qui allait lui permettre de peindre d'après nature le héros de l'insurrection et produire un des plus beaux morceaux de peinture de notre école moderne. On sait que le portrait du maréchal Prim, ce chef-d'œuvre aujourd'hui au Louvre, cette véritable page d'histoire, fut, par la volonté expresse de la maréchale Prim, refusé par son mari. Elle critiquait précisément ce qui fait de ce portrait une œuvre magistrale, caractéristique et émouvante, c'est-à-dire une toile dramatique qui vibre sous le souffle de la Révolution qui passe.

Dès son retour à Rome en 1869, Regnault ne songe qu'à repartir au plus tôt pour l'Espagne; après quelques mois passés dans la Ville Eternelle, pendant lesquels il peint son tableau de *Judith et Holopherne*, et la figure qui deviendra la *Salomé*, Regnault quitte de nouveau Rome. Il va enfin voir l'Andalousie; il va voir Grenade, Séville; il va flairer par-dessus le détroit de Gibraltar, cette terre africaine qu'à sa grande indignation je lui dis « n'être que les Batignolles de cet Orient qu'il rêve de connaître. »

A partir de ce moment, je vais recevoir une longue série de lettres datées de Murcie, de Grenade, de Gibraltar, de Tanger, de Malaga, de Cordoue, de Séville...

Le 3 septembre 1869, Regnault m'écrit de Murcie: « Les environs d'Alicante sont magnifiques; c'est la nature de l'Espagne; des lignes superbes de fermeté et de sauvagerie, une couleur admirable, une lumière éblouissante... » Ici Regnault fait une description des costumes pittoresques des paysans de la plaine et de la montagne qu'il rencontre « sur des routes épouvantables, ravinées et ornées de cassecou... » Quelques jours après, il arrive à Grenade et tout de suite il me fait part de son enthousiasme: « *L'Alhambra! l'Alhambra! c'est un rêve; c'est une mine d'or pour nous; il faudrait y vivre et y mourir... on voudrait tout peindre ici!* » Cette lettre est suivie d'une autre, datée du 14 octobre 1869: « *Nous ne pouvons pas nous arracher de Grenade, c'est trop beau! Il faudra pourtant que nous nous en arrachions un jour ou l'autre! Tu verras les quelques études que j'ai faites ici; quoiqu'elles soient fort loin du pays enchanté qui nous sert de modèle, je crois que tu comprendras notre passion et que tu ne pourras pas faire autrement que de la partager... Il est difficile de rester fidèle à ses projets quand on nage dans le bonheur et dans le rêve comme nous le faisons! Nous y sommes merveilleusement installés pour travailler; aussi nous bûchons ferme...* » Et deux jours après: « Nous sommes de plus en plus heureux dans notre belle Alhambra de diamant! Nous continuons à y faire beaucoup d'études. On me fait quantité de commandes de Paris; tu vois que la fortune me tend les bras et que si je voulais perdre le fruit artistique de mon voyage je pourrais doubler mes habits de billets de mille! Mais je ne peux pas me résoudre à cela. J'aime mieux me bourrer de renseignements, de notes, d'études *pour moi*, qui me permettront plus tard de puiser pour mes tableaux et décorations dans une mine de matériaux intéressants. » Tout Regnault est là! L'art, l'idéal, primant tout!

La dernière lettre de cet être d'élite est datée du 3 août 1870. Regnault se trouve à Gibraltar, revenant de l'Andalousie, et sur le point de retourner à Tanger. La France vient d'entrer en hostilité avec la Prusse. Regnault termine ainsi sa lettre: « La guerre nous empoigne tout entiers... j'avais bien envie d'accompagner ma caisse à Paris (elle contenait son envoi de Rome et quelques toiles commandées), mais j'éprouve une trop grande tentation de m'engager et de faire la campagne contre la Prusse. » C'est la dernière phrase de sa dernière lettre datée d'Espagne. Tel que je le connaissais, je savais qu'il ne résisterait pas longtemps à sa trop grande tentation, qu'il voudrait, comme un preux qu'il était, se trouver toujours au premier rang et rester le dernier lorsqu'il faudrait quitter le champ de bataille. J'eus un sombre pressentiment. « Si Regnault s'engage il sera tué », dis-je à Jules Machard.

Je devais revoir Regnault à Paris, le jour cruel où toute la capitale pavoisée et enthousiaste croyait à la victoire de Canrobert, « qui venait, disait-on, de précipiter l'armée allemande dans les carrières de Jeumont. » Ce jour-là nous déjeunâmes ensemble au Café de Paris avec le musicien Lenepveu et Georges Clairin, son ami inséparable qui, après avoir partagé en Espagne et en Afrique ses nobles joies artistiques, allait partager ses dangers. Je me rappelle la colère de Regnault contre moi parce que, très sceptique sur cet engloutissement, je lui disais que le *Times* du matin annonçait pour les Français tout le contraire d'une victoire. Regnault, avec son patriotisme farouche, ne l'admettait pas.

« Tes Anglais mentent! » me dit-il, et il nous annonça qu'il allait partir, le soir même, pour Metz, « afin de contempler l'armée prussienne anéantie et engloutie dans ces carrières, pêle-mêle, avec ses chevaux et ses canons! Quel spectacle! s'écriait-il; quel tableau! »

Après le déjeuner, Regnault m'accompagna jusqu'au ministère de la Marine où je me rendais pour m'inscrire comme volontaire. Sous le porche, il m'embrassa; je ne le revis plus.

Quelques mois plus tard, il mourait en héros, tué à Buzenval par une balle prussienne. Et dans une lettre, qui n'est qu'un long cri de désespoir, Clairin m'écrivait: « Nous n'avons plus qu'à vivre du souvenir de celui que nous avons tant aimé. »

Nous en vivons toujours.

P. d'EPINAY.

Henri Regnault en 1870, par Bida.
(Communiqué par M. G. Clairin).

ARGUS de la PRESSE

Le plus ancien Bureau de Coupures de Journaux

(Faubourg Montmartre)

12, rue du Faubourg Montmartre

37, rue Bergère (IXe)

Voir au Verso

TÉLÉPHONE : 102-62

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS

N° DE DÉBIT 206

Extrait de ACTION

Adresse : 11, Rue des Petits-Champs, Pe

Date : 26 AOUT 1912

Signature :

Exposition

La Semaine du Collectionneur

Les principales ventes anglaises de la saison

La saison des ventes a été, cette année, extrêmement brillante en Angleterre, se prolongeant même plus avant dans l'été que les ventes parisiennes. Notons à ce sujet qu'il existe de grandes différences entre les ventes anglaises et les ventes parisiennes. A Londres, il n'y a rien de semblable au privilège des commissaires-priseurs et le monopole de la curiosité n'existe pas. Plusieurs galeries à Londres sont consacrées durant une partie de la saison aux ventes aux enchères. Et ces galeries, il faut bien le dire, fût-ce avec quelques regrets, sont infiniment mieux organisées que l'hôtel Drouot, ce qui, du reste, n'est pas difficile. Allez dans une vente de Christie, vous y verrez une salle spacieuse et bien aérée où tout le public prend aisément place, où il n'y a rien de cet encombrement et de ces promiscuités si désagréables à l'hôtel Drouot. Chacun peut y voir, y examiner aisément et sans fatigue l'œuvre mise en vente, et il n'y a pas besoin pour cela de jouer des coudes comme à l'hôtel Drouot et de subir les bousculades du public debout.

Autre différence : il n'y a pas en Angleterre d'experts. Les œuvres sont vendues sans garantie et simplement avec les attributions qu'elles avaient dans la ou les collections où elles ont figuré. C'est à l'acheteur d'examiner l'œuvre avec soin et de s'entourer au préalable de tous les renseignements nécessaires. Il faut bien dire, d'ailleurs, que la plupart des œuvres étant connues, la présence d'un expert devient tout à fait inutile, et le catalogue suffit amplement.

Ainsi donc, la saison anglaise de 1912 a été particulièrement animée, battant tous les records connus dans ce pays. En quelques semaines — ainsi que l'a relevé le journal *The Observer*, soixante tableaux ont tous dépassé 1.400 guinées (37.000 francs), douze d'entre eux dépassant 5.000 guinées (130.000 francs). En 1911, 57 tableaux avaient dépassé 1.400 guinées ; en 1910, il y en eut 39 ; en 1909, 78 ; en 1908, 54, et en 1908, 15. Pour donner une idée de l'importance des tableaux vendus cette année, il faut rappeler que 83 d'entre eux ont été estimés 25.000 francs chacun.

La vogue des portraits de l'Ecole anglaise a été fort grande, comme chez nous. Nos lecteurs n'ont pas oublié les prix très élevés payés à Paris dans les ventes Roussel, Carcano et Doucet pour ces charmants et séduisants portraits de l'Ecole anglaise, qu'ils soient signés de Lawrence, Gainsborough, Romney, Ræburn, Reynolds, Hoppner.

Cette année, c'est Ræburn que les amateurs recherchent avec plus de passion, et qui atteint des prix extraordinairement élevés. L'an passé, le portrait de Mrs. Williamson par ce maître avait atteint 22.300 guinées, c'est-à-dire environ 585.000 francs. Ceci était un record qui n'a été dépassé que par notre fameux pastel de La Tour, de la collection Doucet, payé 600.000 francs.

Cette année encore, c'est Ræburn qui tient la tête, avec un charmant portrait de mistress Hay, adjugé 21.200 guinées, soit environ 530.000 francs. Treize tableaux du maître ont fait à eux seuls 61.000 guinées, soit environ 1.700.000 francs. Et l'augmentation de ces œuvres est si élevée qu'en 1877, à la vente Ræburn, cinquante portraits n'avaient pas dépassé au total 125.000 francs.

Pour ce qui est des autres maîtres anglais, un bon portrait de John Eld par Gainsborough a été adjugé 4.000 guinées, soit environ 105.000 francs. Mieux encore : un portrait des *Misses Paine*, de Reynolds, est monté à 8.000 guinées (environ 223.000 francs), alors qu'un autre Gainsborough restait à 210.000 fr.

Hoppner a été également recherché : le portrait de Mrs. Granville a été payé 86.000 francs. Il y a dix ans, une autre œuvre bien plus importante de l'artiste a fait 350.000 francs. Plusieurs œuvres de Reynolds ont oscillé entre 200.000 et 300.000 francs, et Romney est resté un peu au-dessous de ce prix avec un bon portrait d'homme.

L'Ecole française de 1830 est toujours très en faveur chez nos voisins d'outre-Manche. Comme chez nous Corot, Millet, Decamps, Daubigny et particulièrement Troyon se paient des prix fort élevés comme ceux que nous avons pu noter dans les grandes ventes Carcano ou Roussel.

Certains de nos peintres français modernes sont aussi très aimés en Angleterre, notamment Fantin-Latour, dont un tableau de fleurs a fait 13.000 fr.

Henri Frantz.

FONDÉ EN 1879

ARGUS de la PRESSE

Le plus ancien Bureau de Coupures de Journaux

(Faubourg Montmartre)

12, rue du Faubourg Montmartre

37, rue Bergère (IX^e^)

Voir au verso. — TÉLÉPHONE : 102-52

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS

N° DE DÉBIT 207

Extrait de

Adresse : ACHAMBURE

Date : 24 AOUT 1912

Signature :

Exposition

Noble fils, possesseur de cet Eros unique,
Baronenri, (prononcez) fais à Meyer la nique.
Car si tu l'inspirais sur ton vaste baleau,
Il t'en monterait un qui tiendrait bien [mieux l'eau.
C'est ainsi que, voyant ton goût pour la [peinture,
Il te refilerait la Salomé nature
Que le juif Kilina fabrique en ce moment
Sachant que le snobisme est ton plus cher [tourment,
Il te présenterait au duc presque authenti- [que,
Aussi duc que l'on est baron dans la bour- [geoisie,
Qui te soulagerait de quelques billets bleus.
Promène des Hébreux, promène des Hel- [leux,
Boldini si tu veux, mais laisse Arthur à [terre.

(Confidentiellement) :

Arthur jerait sombrer ton Eros à Cythère.

REVAROL

N° DE DÉBIT 207

Extrait de

Adresse :

Date :

Signature :

Exposition

On n'en finirait pas d'énumérer les hauts faits et les bienfaits de ce prodigieux Touchatout.

Cet été, ce fut l'achat fameux d'un La Tour que la renommée publique qualifie de copie de La Tour, — on cite même le nom du copiste, — et l'assiduité de « baronenri » aux vacations de la vente Doucet.

Puis vint la saison des pluies, et alors on nous parla de l'*Eros*, yacht suréputant, d'une magnificence dépassant tout, où chaque invité reçoit pour commencer quatre francs et dix bons de soupe et, pour finir, une demi-douzaine d'avanies et coups de pied quelque part. C'est d'ailleurs rudement bien fait.

Le principal chantre de ces merveilles est naturellement le *Gaulois* coupé de Judas Meyer, qui ne cesse de consacrer des Bloch-notes et des Bloque-croîtes aux splendeurs épiques de « Baronenri ». Le dernier en date est combiné avec une petite réclame à Deauville, où « cornuchent », comme chacun sait, les Letellier père et fils. Ayant raté le coup de la *Salomé* de Regnault et celui de la salomerie du Palais-Royal, Arthur Meyer se rattrape sur Cornuchet et sur Deauville. L'officier de la Légion d'honneur Schmoll ne se nourrit pas de l'air du temps. D'où ce couplet ultra-cornuchant :

Sur l'*Eros*, son voisin de port, et qui le dépasse en hauteur et en ampleur, ce sont de jeunes ours blancs rapportés par le baron Henri de Rothschild de son dernier voyage. Après une première croisière en Danemark et en Suède avec la baronne Henri de Rothschild, le propriétaire de l'*Eros* a côtoyé la Norvège et ses fjords et piqué jusqu'au Cap Nord. Le baron Henri de Rothschild y a fait des observations intéressantes : *entre autres que beaucoup de bateaux de pêche en Norvège sont pourvus d'un moteur.* Le récit de la tempête essuyée au retour du voyage — avec les ours se libérant de leurs chaînes et se livrant sur le pont à un sarabande de peur avec accompagnement de hurlements à remplacer la sirène — a alimenté bien des conversations... Moins considérable que certains bateaux américains ou anglais, l'*Eros* est, avec l'*Ariane* à M. Menier et le *Sagitta* au duc de Valencay, un des plus beaux spécimens des *yachts français* amarrés dans ce port. Ce serait répéter ce qui a été dit maintes fois et connu de ceux qui y fréquentent à l'heure du thé que de dire le confort de bon goût qui règne à l'intérieur de l'*Eros*.

Sacré Arthur ! C'est de l'érotomanie, ou je ne m'y connais pas, que cette admiration pour l'*Eros* de Baronenri. Evidemment, il quête une invitation. Mais Baronenri, malgré son goût pour les chiens de police, embarquera-t-il le gracieux Judas ? *That is the question*

La "Salomé" d'Henri Regnault est acquise par MM. Knoedler au Prix de 528,000fr.

Le Louvre, faute de Crédits, n'a pu se l'assurer, à la Vente Carcano, Salle Petit.

Comme toutes les grandes vacations offrant au public l'attrait de sensationnelles adjudications, la vente de la collection de la marquise Landolfo Carcano avait attiré, hier, à la galerie Georges Petit, une assistance énorme, composée des personnalités du Paris artistique et mondain et de tous les grands marchands de tableaux de Paris et de l'étranger, personnalités pour lesquelles les places avaient été retenues, comme à une grande première. Cette vente avait provoqué, en effet, un vif mouvement de curiosité en raison des toiles importantes la composant, et surtout de la "Salomé" d'Henri Regnault, que l'on espérait voir acheter par le Louvre, mais que, faute de crédits suffisants, il a dû abandonner, comme je le faisais prévoir hier.

En résumé, cette première vacation, comprenant les tableaux modernes, et conduite par MM. Lair-Dubreuil, Baudoin, Durand-Ruel et Georges Petit, a donné un total de 2,760,950fr. Ce chiffre approche, mais ne bat pas, le record établi par la vente Rousselj, en mars dernier, dont la première vacation fournit le produit de 2,797,875fr.

L'ordre du catalogue n'ayant pas été suivi, malheureusement, on a commencé par vendre tous les tableaux de second ordre, et de ce fait la vente a débuté par des enchères monotones, que l'on a eu le tort de prolonger trop longtemps, afin de faire passer les numéros de vedette à la fin. Ce n'est guère qu'aux environs de quatre heures que les grosses adjudications ont commencé à retentir, donnant à l'assistance cette fièvre si favorable aux ventes, et qui, jusque-là, avait fait défaut.

Vente de la "Salomé."

Quand, après quelques pièces importantes, on a mis en vente la fameuse "Salomé" d'Henri Regnault, un frémissement a secoué tout le public et l'on a écouté M. Petit en demander 500,000fr. Commencées à 100,000fr., les enchères ont eu lieu d'abord entre MM. Graat et Madoulé et M. Leprieur, représentant le musée du Louvre. MM. Knoedler et M. Jonas sont ensuite intervenus et les enchères ont monté rapidement à 395,000fr. M. Leprieur a fait signe qu'il abandonnait la lutte et les enchères ont continué entre les trois autres compétiteurs, après, toutefois, que M. Roland Knoedler eut demandé, à haute et intelligible voix, si le Louvre renonçait à l'acquisition. Finalement, la "Salomé" a été adjugée 480,000fr. à MM. Knoedler, soit 528,000 francs avec les 10 pour cent de frais, prix que le HERALD avait fait prévoir. Quand le marteau de M. Lair-Dubreuil est tombé, beaucoup de personnes au fond de la salle ont demandé le nom de l'acquéreur, et, en apprenant que ce n'était pas le musée du Louvre, des murmures violents et même des sifflets ont retenti, manifestation que l'on ne peut s'empêcher de trouver déplacée.

SALOMÉ PAR HENRI REGNAULT. PAYÉ 528.000 FRANCS.

Echos de la Vente Carcano.

A l'issue de la vente, M. Roland Knoedler, avec un désintéressement qui lui fait grand honneur, s'est approché du bureau des experts et a spontanément déclaré qu'en présence du désir témoigné par un grand nombre de personnes de voir rester en France l'œuvre d'Henri Regnault, "La Salomé," il laissait au Musée du Louvre, pendant un délai de deux mois, la latitude de se substituer à lui comme acquéreur du tableau, sans prélever le moindre bénéfice. Le geste de M. Roland Knoedler a été hautement apprécié.

M. Edouard Jonas, qui poussa "La Salomé" jusqu'à 475,000fr. pour le compte de M. Mir, sénateur, m'a dit que celui-ci avait désiré se rendre acquéreur du tableau, mais avec l'intention de le léguer au Musée du Louvre.

Peu de gens savent ou se souviennent encore que le peintre Henri Regnault, qui fut si heureux d'apprendre que sa "Petite femme jaune," comme il l'appelait, avait été achetée près de trente mille francs, était gaucher; il dessinait et peignait de la main gauche.

Le Parisien 31 May 1912

La "Salomé" de Henri Regnault

Elle est acquise par l'Amérique au prix de 485,000 francs

La *Salomé* de Henri Regnault a été acquise, hier, à la vente Carcano, non pas par le musée du Louvre, mais par M. Knœdler, le grand marchand américain, pour la somme de 485,000 francs. La *Salomé* a été mise en vente à quatre heures un quart, à la galerie Georges Petit. Qui allait la conquérir ? Et à quel prix ? Telle était, si je ne me trompe, la préoccupation dominante du public. Non que l'on se désintéressât des autres œuvres, magnifiques ou charmantes, qui figuraient dans cette collection. L'on savait, en effet, que plusieurs d'entre elles susciteraient des enchères énormes. Et les jumelles étaient braquées sur ces chiffres encore invisibles. Mais la *Salomé* possédait, si j'ose dire, tous les esprits. Elle était comme l'enjeu splendide d'un grand match international. On aurait eu la perspective de voir s'assommer deux boxeurs qu'on ne se serait pas empressé davantage.

L'habituelle curiosité se corsait d'une préférence : il fallait absolument que la victoire restât au champion français.

On comprend cette volonté. Elle est juste. Elle est émouvante. Nous l'avions respectée et traduite. Il semblait plus que regrettable de laisser partir une belle œuvre. Il semblait presque inconvenant surtout, que le pays parût marchander sa reconnaissance au jeune grand peintre qui lui donna son sang. Qu'on nous prenne la vie de nos héros, nous ne pouvons pas l'empêcher. Mais gardons ce qui leur survit, leurs chefs-d'œuvre, leur héroïsme.

***

Donc, M. Leprieur, conservateur au musée du Louvre, avait à sa disposition 185.000 fr., montant de la souscription, plus 200,000 francs votés la veille par le conseil des musées nationaux, soit, au total, 385,000 francs.

D'une voix vibrante, Me Lair-Dubreuil déclare : « Nous mettons en vente la *Salomé*. Nous en demandons 500,000 francs. » Silence émouvant !

— Il y a marchand à 200,000 francs.

M. Leprieur, qui portait les couleurs françaises, pousse jusqu'à 385,000, accompagné dans ses enchères par un seul concurrent qui abandonne la partie presque en même temps que lui. M. Leprieur s'arrête. Un petit frisson court dans la salle. On sent que la partie est perdue.

Lorsque M. Leprieur eut abandonné la lutte, M. Knœdler, qui avait déclaré se retirer devant le Louvre et qui s'était inscrit pour une somme de 5,000 francs en faveur de celui-ci, se mit de nouveau sur les rangs. L'affaire se débat alors entre lui et M. Jonas, agissant, nous dit-on, pour M. Mir, qui lui avait donné pour instruction de n'apparaître que lorsque le Louvre aurait cédé la place. M. Jonas pousse le tableau jusqu'à 475,000 et doit l'abandonner finalement à M. Knœdler. L'Amérique reste victorieuse.

On nous dit que M. Mir avait l'intention de léguer la *Salomé* au Louvre après sa mort ; nous ne pouvons que l'en féliciter.

Le public, qui avait assisté anxieux à cette lutte douloureuse, manifesta avec vivacité son désappointement. Il ignorait les phases du duel.

M. Knœdler, qui s'était très bien comporté pendant la lutte, fut encore plus correct après sa victoire, car, s'approchant d'un groupe de souscripteurs et de M. Leprieur, il déclara spontanément qu'il était prêt à abandonner la *Salomé* au Louvre pour le montant de l'adjudication, sans aucun bénéfice pour lui. Le Louvre et les amis du Louvre ont deux mois pour se prononcer.

***

En vérité, c'est une somme de cent mille francs qu'il s'agit de trouver. Le conseil des musées nationaux, en effet, ne peut pas ne pas maintenir sa contribution de deux cent mille francs, et quant à la première souscription, elle est chose acquise. Voici, au surplus, la liste des souscripteurs :

Baron Henri de Rothschild	50.000 fr.
Marquise Landolfo Carcano (le prix qu'elle avait payé le tableau)	36.000 »
Comte Greffulhe	10.000 »
Duchesse d'Uzès, douairière	500 »
M. J. Stern	1.000 »
Anonyme (par les Amis du Louvre)	20.000 »
M. Watel-Debaynin	500 »
MM. Menier	2.000 »
M. Arnold Seligmann	15.000 »
M. de X.	10.000 »
M. Georges Leygues	1.000 »
M. Deutsch de La Meurthe (par les Amis du Louvre)	10.000 »
Comte Moïse de Camondo	1.000 »
M. Kleinberger	10.000 »
M. Knœdler	5.000 »
M. Nœtzlin, président de la Banque de Paris (par les Amis du Louvre)	5.000 »
Mme Louis Stern	1.000 »
M. Fouques-Duparc	1.000 »
M. René Fouret	500 »
Les commissaires-priseurs et les experts de la vente Carcano	5.000 »
	185.000 fr.

Les Amis du Louvre, qui ont réuni cette somme en quarante-huit heures, aidés par la presse parisienne, vont, nous l'espérons, poursuivre leur œuvre, et l'on apprendra sans doute avant peu que la *Salomé* n'est pas perdue pour la France ni pour le Louvre.

M. Henri Rochefort écrivait hier dans la *Patrie* : « On assure que la *Salomé* dépassera le demi-million. Ce sera le plus bel hommage rendu à cet héroïque artiste mort pour la patrie. » Il importe que l'hommage soit pleinement rendu à Henri Regnault, au Louvre même : nous n'avons pas cessé de le dire ; nous ne cessons pas d'espérer qu'il en sera ainsi.

P. R.

Le Temps 1 Juin 1907

La vente Carcano

Le « rush » de la « Salomé »

Me Lair-Dubreuil a procédé hier, dans la grande galerie Georges Petit, à la première vacation de la vente Carcano.

Le grand événement de la journée a été l'adjudication de la *Salomé* d'Henri Regnault. Une salle surchauffée l'attendait avec une impatience fébrile. Elle l'a attendue plus de deux heures, jusqu'à quatre heures un quart, et pendant ces deux heures, l'assistance a donné à plusieurs reprises des marques non équivoques d'une nervosité croissante.

Cette nervosité était due tout entière à la campagne entreprise, dans le but patriotique le plus louable, par M. Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*, campagne à laquelle toute la presse, sans distinction d'opinion, s'est associée avec un magnifique élan d'enthousiasme.

L'appel adressé par M. Arthur Meyer aux cœurs français n'avait pas été vain. En moins de quarante-huit heures, 185,000 francs avaient été réunis. Nous ne saurions mieux faire que de donner les noms des généreux souscripteurs. Les voici :

Baron Henri de Rothschild	Fr.	50,000 »
Marquise Landolfo Carcano (le prix qu'elle avait payé le tableau)		36,000 »
Comte Greffulhe		10,000 »
Duchesse d'Uzès douairière		500 »
M. J. Stern		1,000 »
Anonyme (par les Amis du Louvre)		20,000 »
M. Watel-Dehaynin		500 »
MM. Menier		3,000 »
M. Arnold Seligmann		15,000 »
M. de X		10,000 »
M. Georges Leygues		1,000 »
M. Deutsch (de la Meurthe) (par les Amis du Louvre)		10,000 »
Comte Moïse de Camondo		1,000 »
M. Kleinberger		10,000 »
M. Knœdler		5,000 »
M. Nœtzlin, président de la Banque de Paris (par les Amis du Louvre)		5,000 »
Mme Louis Stern		1,000 »
M. Fouques-Duparc		1,000 »
M. René Fouret		500 »
Les commissaires-priseurs et les experts de la vente Carcano		5,000 »
		185,000 »

Le Louvre, de son côté, sous la pression de l'opinion, s'était décidé à agir. Le conseil des musées, réuni dans la matinée d'avant-hier dans la galerie Georges Petit, avait voté une contribution de 200,000 francs. Ajoutés aux 185,000 francs de la souscription, ces 200,000 francs mettaient à la disposition du musée un total de 385,000 francs.

Ces 385,000 francs n'ont pas suffi. Le Louvre dut renoncer à la lutte qui se poursuivit entre M. Jonas, agissant pour un amateur inconnu, et M. Arthur Knœdler, le grand marchand de New-York, à qui le tableau restait, en fin de compte, pour 485,000 fr.

Si le Louvre n'eût pas possédé depuis longtemps deux œuvres capitales de Regnault, l'*Exécution à Tanger*, et le portrait équestre du *Maréchal Prim*, que tous les bons juges s'accordent à considérer comme la plus belle œuvre de l'artiste, nous partagerions les regrets de la foule enthousiaste qui assistait hier à la vente et qui, voyant adjuger à M. Knœdler cette *Salomé*, qu'elle considérait comme un impérissable chef-d'œuvre, a manifesté sa déception d'une façon aussi injustifiée qu'inopportune.

J'ai dit « injustifiée ». Je le répète. La *Salomé* n'est pas plus un chef-d'œuvre qu'elle n'est le chef-d'œuvre de Regnault. Notre éminent collaborateur, M. Jules Claretie, rappelait hier, dans une savoureuse chronique, les critiques dont le tableau fut l'objet de la part des artistes quand il parut au Salon de 1870. Ces critiques n'ont rien perdu de leur valeur. Si le motif est présenté de la façon la plus pittoresque et si le modelé des parties de nu est à la fois délicat, souple et juste, l'œuvre est loin de présenter toute la solidité désirable; la matière en est froide et sèche, et le fond jaune sur lequel la Salomé se détache est d'une acidité qui n'a rien perdu de son aigreur. Elle a toutes les qualités qui transportent les foules, qualités malheureusement de second ordre. Ce n'est pas le triomphe de la peinture : c'est le triomphe de l'imagerie. Félicitons-nous du résultat de la vente. Le Louvre garde ses 200,000 francs et les souscripteurs leur argent.

La France entière sera reconnaissante à ces derniers de leur beau geste. Les occasions ne leur manqueront pas pour le renouveler. Puissent-ils, dans ces nouvelles occasions, se laisser guider par un patriotisme plus clairvoyant en fait d'art et se réserver pour les chefs-d'œuvre avérés, pour ceux dont l'absence, dans notre musée national, se fait sentir cruellement. Ni Watteau ni Fragonard ne sont représentés au Louvre d'une façon digne d'eux. Qu'ils s'emploient à faire entrer au Louvre quelques-unes des plus belles pièces de ces incomparables artistes qui ont tant ajouté au patrimoine de gloire de la France, et dont les œuvres, de plus en plus recherchées à l'étranger, se font de plus en plus rares.

Quelques mots, à présent, sur les autres enchères.

Le Louvre s'est fait adjuger, au prix de 270,000 francs, le chef-d'œuvre de Théodore Rousseau, l'*Allée de châtaigniers*. M. Knœdler a payé 67,500 francs le *Col de la faucille*, du même maître. M. Taubert s'est rendu acquéreur, pour 205,100 francs, d'une admirable page de Delacroix, l'*Assassinat de l'évêque de Liège*. La *Leçon d'équitation*, du même, s'est vendue 140,100 francs sur une mise à prix de 60,000. M. Knœdler a payé deux incomparables Corot, l'un, la *Solitude*, 350,000, l'autre, un *Effet du matin*, 121,000. On a payé la *Vague*, de Courbet, 12,000; le *Mariage espagnol*, de Fortuny, 220,000; la *Mare*, de Jules Dupré, 90,000 (à M. Knœdler); les *Confidences de l'amour*, et la *Solitude*, de Diaz, l'un 23,500, l'autre 13,000; le *Fumeur noir*, la *Vedette*, et le *Jeune rose*, de Meissonier, respectivement 37,100, 27,500 et 23,500; le *Campement arabe*, de Fromentin, 69,000; *Diane frappant l'Amour*, de Paul Baudry, 16,000. Les Bonnat, les Hébert ont réalisé des prix variant de 20,000 ou 25,000 à 7,000 ou 8,000 pour les pièces les plus importantes, et un portrait de femme du Bavarois Leibl, pièce de toute beauté, infiniment supérieure, comme qualité de peinture, à la *Salomé*, 140,000.

La vacation s'est achevée sur un total de 2,760,950 francs, et si l'on compte le 10 0/0 prélevé en plus sur l'acheteur, 3,037,045 francs.

THÉBAULT-SISSON.

La Vente de la "Salomé"

D'HENRI REGNAULT

Nous donnons d'autre part le résultat de la première journée de la vente Carcano ; mais il convient de dire ici toute la joie que nous cause l'entrée au Louvre de l'œuvre admirable de Théodore Rousseau, *l'Allée des Châtaigniers*, qui fut adjugée 370,000 francs. Le public a salué d'applaudissements nourris cette acquisition de notre musée national, et il n'en pouvait pas être autrement. C'est là une page maîtresse, où le peintre a traduit toute son émotion, avec un génie qui fait de lui un magnifique décorateur : une œuvre comme celle-là suffit à glorifier le mur où elle est exposée. Et pourtant le jury du Salon de de 1835 l'avait refusée!

On avait besoin de cette acquisition, hier, car elle se fit immédiatement après la mise aux enchères de la *Salomé*, de Regnault, qui fut adjugée 480,000 francs, et provoqua ce qu'on est convenu d'appeler des mouvements divers de la part du public un peu nerveux, et un très beau geste de la part de M. Roland Knœdler, le grand expert de New-York, à qui fut adjugée la toile fameuse.

Il n'est peut-être pas inutile, étant données les inquiétudes patriotiques qui s'étaient manifestées depuis deux jours au sujet de cette œuvre célèbre, de préciser dans quelles conditions l'adjudication fut prononcée.

Avant la vente, M. Knœdler avait, par lettre, prévenu les commissaires-priseurs qu'il ne pousserait point contre l'Etat, et qu'il s'inscrivait même pour 5,000 francs à la souscription improvisée dont le produit était destiné à faire rester en France cette page unique et maîtresse d'Henri Regnault. L'Etat poussa jusqu'à 370,000 francs. M. Leprieur, conservateur du Louvre, ne pouvait aller plus loin. Les enchères se poursuivirent donc rapidement ; et parmi les amateurs qui jetaient des chiffres dorés ou les faisaient jeter, se trouvait M. Mir, le distingué sénateur de l'Aude, dont les intentions, au cas où il aurait la chance de posséder la *Salomé*, étaient de s'en réserver l'usufruit et d'en assurer la nue-propriété à l'Etat. Alors, — et cela était son droit absolu, — alors seulement M. Roland Knœdler reprit sa liberté et continua jusqu'à 480,000 francs.

Le marteau s'abattit : le public réclama le nom de l'acquéreur. M. Georges Petit, après avoir demandé l'assentiment de M. Roland Knœdler, annonça par qui était acquis le tableau. Tumulte, bruit, coups de sifflet : il y avait à ce moment de la foule jusque sur le palier de la galerie, une foule qui, semble-t-il, n'était venue que pour ce coup de marteau sensationnel.

Or, ce qui se passa après est tout à fait digne de l'acquéreur, et n'étonnera personne de sa part. M. Roland Knœdler prévint le conservateur du Louvre qu'il laissait pendant deux mois le tableau à la disposition du Musée national au prix où il l'avait acheté et sans aucun bénéfice : deux mois, c'est plus qu'il ne faut pour que la souscription commencée puisse atteindre au chiffre désormais fixé.

Voici, en effet, la liste des souscripteurs que publie ce matin le *Gaulois* :

Baron Henri de Rothschild..... Fr.	50.000 »
Marquise Landolfo Carcano (le prix qu'elle avait payé le tableau).....	26.000 »
Comte Greffulhe.....	10.000 »
Duchesse d'Uzès.....	500 »
M. J. Stern.....	1.000 »
Anonyme (par les Amis du Louvre).....	20.000 »
M. Watel-Dehaynin.....	500 »
MM. Menier.....	3.000 »
M. Arnold Selig.mann.....	15.000 »
M. de X.....	10.000 »
M. Georges Leygues.....	1.000 »
M. Deutsch de la Meurthe (par les Amis du Louvre).....	10.000 »
Comte Isidore de Camondo.....	1.000 »
M. Kleinberger.....	10.000 »
M. Knœdler.....	5.000 »
M. Nœtzlin (par les Amis du Louvre)	5.000 »
Mme Louis Stern.....	1.000 »
M. Fouques-Duparc.....	1.000 »
M. René Fonrel.....	500 »
Les commissaires-priseurs et les experts de la vente Carcano..... Fr.	5.000 »
	180.000 »

Le Conseil des musées nationaux, fait observer notre confrère, ne peut pas ne pas maintenir sa contribution de deux cent mille francs. C'est donc une somme de cent mille francs qu'il s'agit de trouver.

Il suffira pour qu'elle soit réunie que l'enthousiasme de certains persiste, et que leur indignation, à la pensée de voir *la Salomé* exilée, ne subisse ni défaillance, ni ralentissement, ni lassitude.

En tout cas, et quoi qu'il advienne, il faut être reconnaissant du geste tout à fait galant de l'acquéreur de *la Salomé*.

Les artistes français savent d'ailleurs tout ce que Roland Knœdler a fait pour eux depuis plus de trente ans en Amérique, et les visiteurs du musée du Luxembourg n'ignorent pas que son nom se lit comme celui du donateur au bas de plusieurs œuvres importantes.

Valemont.

TUBE APOCRYPHE

"Salomé" transatlantique

M. Arthur Meyer à M. Knœdler.

Monsieur, vous êtes, depuis hier, propriétaire de la Salomé de Regnault, que les Français tenaient particulièrement à voir entrer dans leur musée du Louvre. Je n'ai nullement à blâmer votre conduite. Les circonstances vous ont été particulièrement favorables. Mais l'on ne saurait justement avoir contre vous la moindre remarque désobligeante. Vous n'êtes entré dans la lutte des enchères que lorsque le Louvre s'en fut retiré. Avec une courtoisie dont je dois vous savoir gré, vous n'avez pas voulu rivaliser avec lui, la partie eût été trop inégale. Vous aviez vos millions. Nous étions surtout riches de bonne volonté.

Mais que penser de ceux qui ont poussé les enchères si haut que nous dûmes nous retirer? Evidemment la raison du plus fort est toujours la meilleure et sa liberté du commerce doit demeurer entière. Mais n'y a-t-il pas un certain patriotisme qui devrait intervenir en pareil cas ? En travaillant pour notre patrimoine national, nous travaillons pour nous-mêmes. Tous les Français devraient le savoir. Je vous salue cordialement. — ARTHUR MEYER. — P. c. c. : LE FAUSSAIRE.

ART ET CURIOSITÉ

Vente Carcano. — La vente de la collection de Mme la marquise Landolfo Carcano a commencé hier, à la galerie Petit, devant une salle comble, dans laquelle on remarquait, outre la plupart des gros marchands de tableaux de Paris, de Londres et de New-York, un grand nombre de personnalités parisiennes.

L'intérêt de la vente avait été considérablement augmenté par le fait que l'on savait que le Musée du Louvre, aidé par un certain nombre d'amateurs, espérait pouvoir acquérir l'œuvre célèbre d'Henri Régnault, *Salomé*.

« SALOMÉ », PAR HENRI REGNAULT

L'artiste a représenté Salomé assise, la main droite sur la hanche, vêtue de gaze brodée d'or, découvrant en partie sa poitrine, et portant sur ses genoux un bassin de cuivre, dans lequel elle reçoit de la main gauche un poignard.

La tenture de fond est de soie jaune et une tenture rouge d'Orient est pliée et sert de [illegible] à la figure de la femme.

Cette toile qui mesure 1 m. 59 de hauteur sur 1 m. 02 de largeur est signée : H. Régnault, Rome, 1870.

Me Lair-Dubreuil, qui partage avec Me Henri Baudoin, la direction de cette vente, tenait le traditionnel marteau, MM. Durand-Ruel et Petit, établi assis à la table des experts.

La vacation commença par des œuvres d'importance secondaire, puis vinrent *Fumeur noir*, par Meissonier, 37.100 fr.; *Le col de la Faucille*, par Rousseau, 67.500 francs.

La *Salomé* fut alors mise aux enchères sur la demande de 500.000 francs, et la lutte commença entre le Musée du Louvre, représenté par M. le Préset, un de ses conservateurs, et deux amateurs, dont l'un avait donné commission à un marchand d'enchérir pour lui. A 250.000 francs M. Le Provost s'arrêta et ne couvrit pas l'enchère de 500.000 francs par laquelle on lui avait répondu.

M. Kœchlin, un marchand de New-York, qui a une succursale à Paris, entama à son tour la lutte et se vit finalement adjuger le tableau pour 550.000 francs.

Quand le public vit que la *Salomé* avait échappé à notre musée national, il se montra un peu froissé qu'un chef-d'œuvre de cette importance et même de cette valeur [illegible]

M. Kœchlin se montra vivement affecté de cette manifestation qui semblait dirigée contre lui. Il se méritait d'autant moins qu'il avait lui-même offert 5.000 francs à la souscription faite pour l'achat par le Louvre et qu'il n'avait porté des enchères qu'après l'abandon par M. Le Prieur, son représentant. Il déclara immédiatement qu'il était prêt à céder, sans aucun bénéfice, la *Salomé* au Musée du Louvre et conserverait le tableau à sa disposition pendant deux mois.

Le chef-d'œuvre d'Henri Régnault n'est donc pas encore perdu pour la France. Si les amis du Louvre veulent faire appel au public, la somme nécessaire sera vite trouvée et la *Salomé* nous restera.

Ce tableau si disputé hier n'avait été payé que 16.000 francs par Mme la marquise Landolfo Carcano.

Le Matin 31 May 1892

LE LOUVRE N'AURA PAS la " Salomé " d'Henri Regnault

LA « SALOMÉ » D'HENRI REGNAULT

La *Salomé*, d'Henri Regnault, n'entrera pas au Louvre. Elle ne restera même pas en France. Le conservateur du Louvre a poussé les enchères jusqu'à 500.000 francs. Un Français, M. Mir, sénateur de l'Aude, s'était monté jusqu'à 475.000 francs, puis s'arrêta, enfin essoufflé : on le serait à moins. Un Américain, M. Lecler, de New-York, l'emporte, triomphant, pour 550.000 francs. L'ayant acquis, l'américain s'est mis à siffler. Quelque chose est pu la consoler pourtant, c'est que le Louvre, pendant que Salomé retenait l'attention des enchérisseurs, s'était fait adjuger l'admirable *Allée des Châtaigniers*, de Théodore Rousseau. Il lui en a coûté 270.000 francs. Le chiffre, est rond. Mais au prix où étaient hier les tableaux, c'est pour rien.

New York Herald May 31st

Regnault's "Salome" Is Purchased by a Noted Art Dealer

N. Y. Times May 21st

Many Other Paintings of the Carcano Collection Net High Prices.

HISSES WHEN DEALER CAPTURES A PRIZE

Messrs. Knoedler & Co. Offer to Sell "Salome" to Museum Without Profit.

[SPECIAL DESPATCH TO THE HERALD VIA COMMERCIAL CABLE COMPANY'S SYSTEM.]

HERALD BUREAU,
No. 49 AVENUE DE L'OPERA,
Paris, Friday.

The HERALD'S European edition publishes the following:—

The sale of the collection of paintings of Mme. la Marquise Landolfo Carcano at the Hotel Drouot attracted a large attendance and sensational prices were paid. Henri Regnault's "Salome," which it had been hoped might be acquired by public subscription for the Louvre, was bought by Messrs. M. Knoedler & Co. for 528,000f. ($105,600). The day's sale produced a total of 2,760,950f. ($552,190).

The bidding for Regnault's "Salome" began at 100,000f. ($20,000), between Messrs Grenl & Madeule and Mr. Leprieur, representing the Louvre Museum. Messrs. Knoedler and Jonas drove up the price to 395,000f. ($79,000), when Mr. Leprieur intimated that he had abandoned the bidding. Finally "Salome" was knocked down for 480,000f. ($96,000), or 528,000f. ($105,600), with costs, to Messrs. M. Knodler & Co. When the people in the rear of the hall heard that the picture had not been acquired for the Louvre there was a brief outbreak of hissing. After the "Salome" had been knocked down to him Mr. Knoedler announced that he would give to the Louvre a two months' option on it at the same price without any commission.

N.Y. Sun May 31

WILL THIS MASTERPIECE REACH AMERICA?

REGNAULT'S "SALOME."

FAMOUS PAINTING WHICH WAS PURCHASED RECENTLY BY NEW YORK-PARIS ART SPECULATING CONCERN FOR $105,600.

(Photograph forwarded by the New York Herald syndicate.)

The record price of $105,600 was paid for Henri Regnault's "Salome" at a recent art sale in Paris. The purchase was made by M. Knoedler & Co. of New York and Paris. The masterpiece was bought at the sale of the collection of paintings of Mme. la Marquise Landolfo Carcano, and an effort was made to purchase it for the Louvre. After "Salome" had been knocked down to him Mr. Knoedler announced that he would give the Louvre directors a two months' option on it at the same price without any commission. Frenchmen fear if it is not bought for the Louvre the coveted painting will follow many other masterpieces to America.

CARCANO COLLECTION IS SOLD FOR $552,190

Louvre Tries to Buy Regnault "Salome," but Fund Is Not Large Enough.

KNOEDLER PAYS $96,000

Purchaser Then Gives Gallery an Option to Keep Painting in France.

Special Cable Despatch to THE SUN.

PARIS, May 30.—A sale was held to-day of the art treasures belonging to Marquise Carcano, a French woman who married the distinguished Italian soldier and after his death accumulated the valuable collection of paintings, which she desired to dispose of before leaving Paris to make her home elsewhere. The total amount realized was $552,190.

The keenest interest was taken in the strong effort which was made to secure for the Louvre the painting by Henri Regnault, entitled "Salome," and thus to prevent its falling into the hands of some foreign collector. A fund of $30,000 had been raised for this purpose, to which Baron Henri Rothschild contributed $10,000. An expert valuation of the picture had been placed at $100,000, but Jacques Knoedler was forced to bid only $96,000 to get it.

He told THE SUN correspondent that he had not made the purchase for any particular client. He had agreed, he said, not to bid against the Louvre, because he thought the picture ought to remain in France. But when the bidding passed the amount contained in the Louvre's fund he decided to keep on bidding, as there were two other keen bidders in the field.

M. Knoedler afterward gave the Louvre an option at the amount of the purchase price, and offered to wait several months while the sum was being raised in France.

"Salome," which was almost the last painting of consequence done by Regnault, was executed in 1870 at the Villa Medici, when he was a member of the School of Rome. In the following year the painter, despite the prohibitions of the directors of the school, returned to Paris, which was then under siege, to defend his mother, whose life he believed to be in danger. He was killed in a skirmish on January 19 at the age of 28. It is said he received $1,600 for the picture which was so much demanded to-day. The Marquise is thought to have secured it for $7,000.

The prices as a rule were high, exceeding usually the appraised value. Several lots were bought by the Louvre and dealers were much in evidence.

The Knoedler Gallery and Durand Ruel were prominent purchasers and Georges Petit was reported to the buying as commissioner for Senator Clark.

Le Gaulois 4 Juin 1912

Un Beau Geste

A propos de la "Salomé"

Tout le monde sait quels liens unissaient Henri Regnault et Georges Clairin. C'étaient deux amis inséparables et que seule la mort héroïque du peintre de la *Salomé* devait séparer. Avant de se dire le suprême adieu, les deux amis avaient échangé un dernier souvenir : Clairin avait reçu de Regnault une magnifique aquarelle, qu'il apporte aujourd'hui comme un magnifique hommage à la souscription ouverte au profit de la *Salomé*.

Voici d'ailleurs l'émouvante lettre que M. Clairin adressait hier à M. Georges Petit :

31 *mai* 1912.

Cher ami,

Je vous envoie cette aquarelle faite par Henri Regnault. Elle représente, à Grenade, l'Alhambra —la Cour des Lions. J'ai vu commencer, terminer et signer cette aquarelle.

A Tanger, quand nous nous sommes décidés à revenir en France pour mettre sur nos jeunes épaules la capote du soldat — ne sachant lequel des deux reviendrait, ou si nous reviendrions ensemble reprendre la belle vie que nous menions à Tanger — nous avions pris nos dispositions pour nos toiles, bibelots, etc., Cette aquarelle m'avait été donnée par Regnault. C'est le souvenir le plus précieux que je garde près de moi. Aujourd'hui, je l'offre à la souscription qu'on fait pour garder la Salomé. Je n'ai pas à vous dire combien cette séparation est triste pour moi, mais j'ai aussi la consolation de faire ce que je dois faire. Maintenant, mon cher ami, ayant confiance en vous, je sais que, de votre côté, vous ferez tout ce qu'il faut pour que cette belle aquarelle vienne apporter un peu ou beaucoup de ce qu'il est nécessaire pour garder près de nous la belle Salomé.

Toutes mes amitiés.

G. CLAIRIN.

L'aquarelle d'Henri Regnault, M. Georges Petit l'a remise à M. Knœdler, et celui-ci, dans un sentiment qui sera hautement apprécié, a déclaré qu'il la vendrait pour une somme de dix mille francs. Ces dix mille francs viendront grossir la souscription.

Le geste admirable de M. Georges Clairin, souligné par M. Knœdler, méritait d'être connu de tous.

Ajoutons que Madame la Comtesse de Bari a bien voulu faire savoir, hier, qu'elle s'inscrivait pour une somme de mille francs.

P. R.

Le Matin 3 Juin 1912

LA "SALOMÉ" ET LE LOUVRE

Du Gaulois :

M. R. Knœdler, le distingué président des Amis du Louvre, a reçu de la comtesse Edmond de Pourtalès une nouvelle souscription de 1.500 francs pour la *Salomé*. Mme de Pourtalès n'est pas seulement une fervente amie des arts, c'est une ardente patriote ; on l'a bien vu en 1870. De son côté, le *Figaro* annonce qu'une somme de 1.000 francs lui a été adressée par Mme F.-A. Moullon « pour aider à conserver cette œuvre à la France ». La souscription atteint donc à l'heure actuelle, en chiffres ronds, 190.000 francs.

Quelque désir qu'aient les initiateurs de cette noble entreprise d'aller jusqu'au bout de leur effort, il est indispensable, pour écarter tout malentendu nouveau, de savoir si le Louvre maintient sa participation de 200.000 francs. Une démarche sera faite pour obtenir cet éclaircissement nécessaire. La *Salomé* ayant été payée 480.000 francs par M. Knœdler, qui est prêt à la rétrocéder généreusement sans aucun bénéfice, il n'y aurait donc plus que 80.000 francs environ à trouver.

ÉCHOS DE PARTOUT

LE LOUVRE ET LA « SALOMÉ » D'HENRI REGNAULT

De nombreuses souscriptions pour l'acquisition de la *Salomé* d'Henri Regnault par le Louvre se sont produites spontanément et sans que de nouveaux appels soient intervenus. Les sommes réunies s'élèvent ainsi à 225,000 francs environ. Nous savons d'autre part que le grand artiste qu'est M. Bonnat s'est fait, en qualité de président du conseil des musées nationaux, le chaleureux avocat de cette cause patriotique auprès de ses collègues.

Nous ignorons encore quel a été le résultat de ses démarches. Ce sera dans la question un élément décisif. Si l'administration du Louvre croyait ne pas devoir maintenir le crédit de 200,000 francs qu'elle avait d'abord promis, l'effort des souscripteurs deviendrait inutile, et il faudrait laisser à certaines initiatives généreuses qui s'étaient annoncées l'occasion de se produire.

Gaulois 14 juin

Le Louvre et la "Salomé"

Le matin du jour où eut lieu l'exposition privée de la collection Carcano, ce ne fut qu'un cri devant la *Salomé* d'Henri Regnault : « Pourvu qu'elle ne quitte pas la France ! Pourvu qu'elle entre au Louvre ! »

Tous les journaux, le *Gaulois* comme les autres, se firent aussitôt les interprètes de ce souhait : il n'y eut pas de divergence.

Devant cette unanimité, ceux des administrateurs du Louvre qui pouvaient être hostiles à l'acquisition de la *Salomé* firent taire leurs préventions. Le conseil des musées vota 200,000 francs. De généreux amateurs, sans qu'une souscription eût été régulièrement ouverte, réunirent 185,000 francs. C'était donc une somme de 385,000 francs jusqu'à concurrence de laquelle M. Leprieur fut autorisé à pousser la *Salomé* pour le compte du Louvre.

Le Louvre fut battu. Etait-il mécontent ? Nous l'ignorons.

Les enchères se continuèrent entre un amateur éclairé, M. Mir, sénateur, et M. Knœdler. M. Mir s'arrêta à 475,000 francs. La *Salomé* fut adjugée 480,000 francs à M. Knœdler.

La salle, mal renseignée, protesta, montrant ainsi que le suffrage populaire était favorable à l'acquisition par le Louvre. Cette manifestation était d'ailleurs injuste puisque, dans un noble élan de générosité, M. Knœdler se levait et, s'approchant du représentant du Louvre, lui déclarait qu'il tiendrait pendant deux mois la *Salomé* à la disposition du Louvre, pour le prix auquel elle lui avait été adjugée.

De son côté, M. Mir faisait savoir, par l'aimable M. Jonas, que s'il avait voulu acquérir la *Salomé*, c'était dans l'intention de la léguer après lui au Louvre.

Ces deux beaux gestes étaient un encouragement tacite. De nouvelles souscriptions se produisirent spontanément, portant les sommes recueillies de 185,000 francs à 230,000 francs.

∴

Restait une question : Le Louvre maintenait-il la subvention de 200,000 francs primitivement votée ? Un homme était mieux placé que tout autre pour nous renseigner : c'était l'illustre artiste M. Bonnat, président du conseil des musées nationaux. M. Arthur Meyer lui écrivit au nom des initiateurs de ce mouvement artistique et patriotique. Voici la réponse de M. Bonnat :

48, rue de Bassano,
9 juin 1912.

Mon cher directeur et ami,

Ainsi que vous le pressentiez, il n'y a rien à faire pour la Salomé. *Le conseil des musées, qui, du reste, avait renoncé à l'acheter, a épuisé son crédit en l'appliquant à d'autres acquisitions. Donc, de ce côté, et à ma très vive peine, tout est bien fini et nous devons renoncer, je le crains bien, à jamais voir la* Salomé *au Louvre.*

Peut-être y a-t-il une autre combinaison. Detaille devait, hier, à l'Institut, voir si le legs de Mme Edouard André ne permettrait pas, en ouvrant de nouveaux horizons, de conserver ce tableau sinon au Louvre, du moins à la France, *dans la collection André.*

N'ayant pu aller à l'Institut hier, j'ignore le résultat de l'initiative de Detaille. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle ait été accueillie avec faveur.

Veuillez agréer, mon cher directeur et ami, avec mes très vifs remerciements pour votre intervention dans cette affaire, dont la conclusion a été si loin de nos désirs, l'expression de mes sentiments reconnaissants et dévoués.

BONNAT.

Devant cette réponse, notre rôle est terminé. Nous ne pouvons laisser la question se prolonger, et s'engager des polémiques dirigées contre la valeur de l'œuvre et la réputation du peintre. Certaines évolutions se sont déjà produites, et tels qui, au premier jour, s'étaient montrés partisans de l'acquisition, se montrent aujourd'hui désireux de la voir échouer. Que diraient-ils demain ?

∴

Pour notre part, nous serions très fiers des remerciements que nous adresse un maître tel que M. Bonnat, si nous les méritions. Ils reviennent de droit aux souscripteurs qui de tous les côtés s'étaient offerts d'eux-mêmes. L'œuvre d'Henri Regnault reste ce qu'elle est : un éblouissement pour ceux qui regardent, une date héroïque pour ceux qui se souviennent. Nous nous bornons à espérer, en dépit du pessimisme de M. Bonnat, que le Louvre verra quelque jour venir à lui, malgré tous les obstacles, une œuvre qui fait si intimement partie du patrimoine de l'art national.

Arthur Meyer

ART ET CURIOSITÉ

Gaulois 14 juin

L'affaire de la « Salomé »

Le tableau d'Henri Regnault ne figurera pas parmi les collections de notre musée national, qui avait bien voté précédemment, pour l'achat de ce tableau, une subvention de 200,000 francs, mais ne l'a pas maintenue. M. Arthur Meyer, le promoteur du mouvement créé en vue d'acquérir la *Salomé*, vient en effet de recevoir de M. Bonnat, président du conseil des musées nationaux, la lettre suivante; elle contient la réponse du Louvre.

Mon cher directeur et ami,

Ainsi que vous le pressentiez, il n'y a rien à faire pour la *Salomé*. Le conseil des musées, qui, du reste, avait renoncé à l'acheter, a épuisé son crédit en l'appliquant à d'autres acquisitions. Donc, de ce côté, et à ma très vive peine, tout est bien fini et nous devons renoncer, je le crains bien, à jamais voir la *Salomé* au Louvre.

Peut-être y a-t-il une autre combinaison. Detaille devait hier, à l'Institut, voir si le legs de Mme Edouard André ne permettrait pas, en ouvrant de nouveaux horizons, de conserver ce tableau sinon au Louvre, du moins à la France, dans la collection André.

N'ayant pu aller à l'Institut hier, j'ignore le résultat de l'initiative de Detaille. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle ait été accueillie avec faveur.

Veuillez agréer, mon cher directeur et ami, avec mes très vifs remerciements pour votre intervention dans cette affaire, dont la conclusion a été si loin de nos désirs, l'expression de mes sentiments reconnaissants et dévoués.

BONNAT.

Nous sommes en mesure d'assurer que les dispositions du testament de Mme Edouard André rendront difficile la réalisation de ce projet qui va être incessamment examiné.

La Liberté, 14 Juin

La Question de la « Salomé »

M. EDOUARD DETAILLE

nous dit sa désolation de ne pouvoir, malgré une idée qu'il croyait bonne, conserver l'œuvre de Regnault à la France.

C'est le moment de rappeler un fragment du fameux sonnet d'Oronte :

.... on désespère
Alors qu'on espère toujours.

En lisant le *Gaulois* ce matin, les admirateurs particulièrement fervents d'Henri Regnault, qui se consolent beaucoup moins bien que M. Pujolet de l'embarquement proche, tout proche, de la *Salomé* pour New-York, ont senti leur cœur battre plus vite.

Il est évident que la lettre de M. Bonnat publiée par notre confrère ne pouvait manquer de ressusciter les espoirs.

En cette réconfortante épître, M. Bonnat exprimait le profond regret de n'avoir pu aller hier à l'Institut parce qu'Edouard Detaille devait demander à ses collègues de l'Académie des beaux-arts si le legs de Mme Edouard André ne permettrait pas de conserver *Salomé*, sinon au Louvre, du moins à la France, dans la collection André.

Quel a été le résultat de l'initiative d'Edouard Detaille ? Voilà ce qu'en termi-

l'argent. C'est le déficit qui fait la hausse.

Toute l'agitation qui se fait au sujet de la suppression ou de la diminution des droits est contraire au but qu'on poursuit.

Si l'on veut faire une revision des tarifs, il faut les reviser tous. C'est l'abaissement du prix des transports qui fera diminuer le prix de la vie. (Applaudissements sur divers bancs.)

M. Raffin-Dugens prononce quelques mots à la tribune.

M. Fernand David réclame la clôture. Celle-ci est prononcée.

On met aux voix le contre-projet de M. Jaurès à l'article premier ainsi conçu : « A partir du 1er août prochain, et en vue d'exercer sur les cours du blé et de la farine une action régulatrice et modératrice, l'Etat aura le monopole des blés étrangers. Il nationalisera la grande meunerie. »

On vote par division.

Par 421 voix contre 153, la première partie relative au monopole de l'importation des blés étrangers est repoussée.

M. Jaurès renonce au scrutin sur la deuxième partie.

On repousse également, par 468 voix contre 69, un contre-projet de M. Vaillant tendant à suspendre pendant un an les droits sur les céréales.

M. Georges Berry développe un contre-projet tendant à abaisser de 7 à 4 francs

Nous en avions le ferme espoir : tout n'est pas fini pour la *Salomé*, et nous comptons bien que cette Salomé restera à la France. M. Roland Knœdler, sollicité par les amis de Regnault, laisse jusqu'à la fin de l'année 1912 l'œuvre célèbre à la disposition des souscripteurs ; il fait plus même : il consent à centraliser, en sa maison de Paris, les promesses de souscription. Or, on sait quels concours généreux s'étaient spontanément offerts au moment de la vente Carcano. Il est évident que ces concours ne sauraient faire défaut dans la phase nouvelle où se présente cette manifestation vraiment nationale. On ne peut pas oublier que Henri Regnault est mort à vingt-huit ans pour la France, et tous les bons Français se doivent de concourir à faire demeurer chez nous, au Louvre, cette page admirable de jeunesse, qui porte la date de l'année terrible.

Ce n'est donc plus qu'un peu de patience à avoir, et les listes d'inscription, qui peuvent s'ouvrir partout simultanément, nous apporteront sans retard la certitude que le chef-d'œuvre d'Henri Regnault ne connaîtra pas l'exode vers l'étranger.

M. Jules Claretie, l'éminent académicien, avait, il y a quelque temps, demandé, dans un de ses articles, ce qu'avait pu devenir la délicieuse femme qui avait servi de modèle à Henri Regnault pour la *Salomé*.

Avec une bonne grâce charmante, Mlle Gabrielle Renaudot, descendante du fondateur de la presse française et journaliste elle-même, lui répond dans l'*Illustration*. La *Salomé* n'était autre que la mère de notre charmante confrère Maria-Veronica Concetta Latini était née en 1853, près de Tivoli, et était la fille d'un éleveur d'abeilles. La nature l'avait merveilleusement dotée, son portrait en fait foi.

En 1865, sa beauté frappa, dans l'église de Saint-Pierre de Rome, un statuaire français, Renaudot, qui en devint éperdument amoureux. En 1869, Henri Regnault, son ami intime, fit la connaissance de la jolie Maria et la pria de poser pour *Salomé* ; puis l'illustre peintre revint à Paris et fut tué à Buzenval. Renaudot avait aussi pris du service et, nommé officier d'ordonnance du colonel Gros, fit vaillamment son devoir.

La guerre finie, il retourna à Rome et épousa Maria, qui avait alors dix-sept ans ; mais la santé du sculpteur était fort compromise et il ne put continuer sa carrière, qui s'annonçait fort belle. Le ménage revint a Paris, où l'exquise « Salomé » mourut le 24 décembre 1900. Renaudot ne lui survécut que trois années. La « Salomé » fut un modèle de femme et de mère et rien d'elle ne rappelait le portrait de la féroce Orientale dont le peintre avait fixé les traits admirables sur la toile.

La Salomé.

Il ne faut pas croire que le dernier mot ait été dit, au sujet du chef-d'œuvre d'Henri Regnault. Le sentiment de patriotisme qui s'est manifesté au moment de la vente de cette toile célèbre n'a pas fléchi d'intensité, s'il demeure plus silencieux ; et nous avons bon espoir que la *Salomé* entrera au Louvre, avant la fin de 1912, et cela grâce au concours de toutes les volontés généreuses qui ne demandent qu'à se produire.

Ce serait faire injure aux souscripteurs de la première heure que de supposer un seul instant qu'ils retireront leur promesse.

D'autre part, M. Roland Knœdler, qui a acquis l'œuvre de Regnault, prolonge jusqu'à la fin de décembre le délai de deux mois qu'il avait spontanément accordé aux admirateurs de Regnault, pour reprendre l'œuvre au prix d'achat. Nous pouvons même annoncer que M. Roland Knœdler a bien voulu se charger de centraliser chez lui, rue Saint-Honoré, où la *Salomé* restera jusqu'à la fin de l'année, les promesses de souscription pour le rachat de l'œuvre admirable. Si tous ceux qui ont compris l'intérêt national qu'il y a à garder en France l'œuvre de ce Français mort à vingt-huit ans pour la patrie, si tous ceux-là veulent participer à ce beau geste de reconnaissance patriotique, le résultat de la souscription ouverte ne fait pas de doute.

Le *Gaulois* annonce que M. Roland Knœdler, acquéreur de la *Salomé* d'Henri Regnault, a consenti à laisser la toile fameuse à la disposition des souscripteurs jusqu'à la fin de 1912 et même à centraliser chez lui les promesses de souscription. Notre excellent confrère, qui prit l'heureuse initiative d'une souscription pour laisser à la France l'œuvre du patriote, est, avec raison, persuadé que les fonds nécessaires seront recueillis avant la fin de l'année.

***

On sait combien de modèles nous furent révélés, qui tous avaient été celui du peintre. Le dernier en date et, semble-t-il, le plus certainement authentique, nous est révélé par sa propre fille, Mlle Gabrielle Renaudot, descendante du fondateur de la presse française.

Notre charmante confrère conte, dans *l'Illustration*, la douce histoire de cette Concetta Latini, née près de Tivoli et qui fut l'épouse du statuaire Renaudot.

C'est en 1869 qu'elle rencontra Regnault, ami du statuaire. Le peintre, enthousiasmé par la beauté de la jeune femme, obtint d'elle de poser pour une *Salomé*.

Concetta Latini mourut en 1900. C'était une mère de famille et une épouse modèle. Elle n'avait de la Salomé que la grâce, et il fallut le génie du peintre pour que cette parfaite ménagère subît la transfiguration de la barbarie orientale.

Illustration des 29 juin

LE TABLEAU D'HENRI REGNAULT

Mlle Gabrielle Renaudot, qui s'est présentée en nous présentant sa mère dans l'intéressant article qu'on vient de lire, joint à ses dons d'écrivain une valeur scientifique qu'elle a attestée en participant à quelques-uns des grands travaux astronomiques de notre éminent collaborateur Camille Flammarion. Tout récemment, celui-ci était son parrain à l'Association des Journalistes parisiens, qui fit à la descendante du créateur de la presse en France le plus chaleureux accueil.

Et maintenant qu'on connaît le modèle de Regnault, voici quelques notes sur l'œuvre qu'inspira au grand peintre Maria Latini:

Quelques jours avant que la dispersion de la collection Jacques Doucet emplît la galerie Georges Petit de la foule la plus frénétique qu'elle eût encore vue, une autre vente avait attiré rue de Sèze, deux après-midi durant, de fort belles chambrées: la collection de la marquise Landolfo Carcano s'en allait aux feux des enchères.

Formée à la fin du second Empire, la galerie Landolfo Carcano renfermait deux œuvres de tout premier intérêt à des titres divers: la *Salomé* d'Henri Regnault et *l'Allée des Châtaigniers* de Théodore Rousseau.

Aucune d'elles n'avait certes la popularité qui alla par surprise à telles œuvres de moindre valeur; il y avait trop longtemps qu'elles étaient jalousement conservées dans une opulente demeure, où elles étaient entrées sans grand bruit. Pourtant, en 1884, on les avait revues dans une exposition organisée au profit d'une œuvre de bienfaisance; et ceux qui alors les avaient admirées en avaient gardé un inoubliable souvenir.

Aussi, dès que fut annoncée la vente, le vœu quasi unanime de quiconque a souci de la gloire artistique de la France fut-il que ces deux superbes morceaux de peinture demeurassent chez nous. Mais, plus particulièrement, un mouvement se dessina en faveur de la *Salomé*, et s'affirma avec force, avec passion, dès que le tableau eut réapparu au grand jour, à l'exposition d'usage qui précéda la vente.

Car c'était un enchantement de la retrouver si éclatante de vie, si prodigieusement fraîche de couleur, telle enfin que si l'artiste y eût mis de la veille sa signature et cette date qui nous emplit aujourd'hui de si poignante mélancolie: *Rome, 1870.*

Que cette *Salomé* ne soit pas, comme symbole, d'une grande profondeur; qu'elle ne donne, de l'une des plus inquiétantes figures de l'histoire, qu'une idée assez futile et superficielle, il se peut bien. Mais aucun œil sensible à la magie de la couleur ne saurait demeurer indifférent devant ce précieux morceau de virtuosité, devant la somptueuse harmonie de ces tons vêhéments audacieusement assemblés; et davantage encore ceux qui attachent du prix à la probité de l'exécution, aux qualités de métier, demeurent émerveillés devant les mérites de cette peinture ferme, nisée, de ces pâtes pétries pour l'éternité. C'est un chef-d'œuvre de technique, chatoyant, insensible à la griffe du temps comme une gemme. Et cela, en vérité, constitue déjà un grand mérite. Car combien de pages qui eussent mérité, par leur valeur morale, si l'on peut dire, de survivre aux siècles, ont disparu faute d'avoir été exécutées avec assez de soin, avec assez de science! A revoir cette image de l'éternelle jeunesse, on comprend tout l'enthousiasme qu'elle excita, à son apparition, sur un Théophile Gautier, par exemple, épris des superbes audaces élégamment réalisées, — et aussi le sentiment qu'elle raviva parmi tous les survivants de la génération à laquelle elle était apparue triomphante, comme parmi ceux qui peut-être, dans la contemplation de ses boucles rebelles, de ses yeux noirs, de ses lèvres sensuelles, de ses chairs nacrées, de ses voiles si allégrement brossés, ont puisé l'amour de l'art auquel ils se sont consacrés, un Bonnat, un Roll, un Detaille, pour citer quelques-uns des maîtres qui furent les tenants les plus ardents de la *Salomé* de Regnault.

M. Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*, se fit l'interprète éloquent du vœu public:

« Le gouvernement français, écrivait-il à la veille de la vente, a des devoirs à remplir envers la mémoire d'Henri Regnault. Cette grande mémoire est deux fois chère à la France. Il n'est pas de fils valeureux qui lui ait fait plus d'honneur que celui-là. Toute la jeunesse artistique de ce pays éprouverait une juste fierté à voir entrer au Louvre la *Salomé* d'Henri Regnault; il faut que le Louvre fasse l'acquisition de ce chef-d'œuvre.

Cet appel pressant fut entendu. En quarante-huit heures, un groupe d'admirateurs de Regnault offrait aux Amis du Louvre, afin qu'ils pussent se mettre sur les rangs comme enchérisseurs, une somme de 185.000 francs. De son côté, le Conseil des musées, réuni d'urgence par son président, M. Léon Bonnat, à la Galerie Georges Petit même, devant la toile d'Henri Regnault, votait un crédit de 200.000 francs destiné à s'ajouter à ces souscriptions.

Le sentiment patriotique, en la circonstance, venait stimuler l'amour de l'art qui animait les promoteurs de ce mouvement.

La *Salomé* fut l'avant-dernière œuvre d'Henri Regnault.

Elle figura au Salon de 1870, où son succès fut prodigieux. C'est là que Mme de Cassin (depuis marquise Landolfo Carcano) s'en éprit et l'acheta. Ce fut pour le jeune peintre une grande joie. Sur cette heureuse fortune, quels rêves d'avenir il bâtissait! Hélas! A quelques mois de là, c'était la guerre malheureuse, les revers qui allaient arracher tant de jeunes hommes à leurs travaux, à leurs projets, et les jeter dans les guérets où fauchait la mort.

Regnault fut des premiers et des plus résolus à accourir au secours de la patrie menacée. En vain Hébert, alors directeur de l'École de Rome, le voulut retenir. On se rappelle son mot délicieux et sublime: « On bat maman, je vais la défendre. » Le 19 janvier 1871, il tombait à Buzenval, frappé d'une balle folle, l'une des dernières peut-être, comme le rappelle d'autre part Mme Gabrielle Renaudot, qui furent tirées au soir de cette tragique journée.

Dans le monument que la piété de ses camarades, de ses amis, de ses admirateurs, lui a érigé à l'École des Beaux-Arts, Chapu a symbolisé sa destinée glorieuse et éphémère en une figure délicieuse de la *Jeunesse*. En présence de la *Salomé*, demeurée juvénile comme un printemps en fleurs, malgré soi c'est à cette saisissante allégorie de la cour du Mûrier qu'on repense: Henri Regnault!... n'est-ce pas la jeunesse même, avec toutes ses passions généreuses, ses promesses, son charme irrésistible qu'on eût exaltée en le glorifiant! Et comme les temps que nous traversons eussent été propices à cette apothéose!

Malheureusement les circonstances n'ont pas secondé les desseins de ceux qui l'avaient préparée.

La *Salomé* fut chèrement disputée.

M. Leprieux, conservateur du département de la peinture au Louvre, la poussa jusqu'aux 385.000 fr. dont il disposait. Un seul concurrent le suivit, et le laissa en route. Alors, les enchères furent reprises par un de nos grands marchands, M. Knoedler, qui jusque-là, s'était effacé devant le représentant des

Musées nationaux, et même avait offert 5.000 francs à la souscription ouverte pour acheter la toile. Un autre concurrent se dressa contre lui, M. Jonas, mandataire de M. Mir, sénateur de l'Hérault, qui voulait acquérir la *Salomé* pour la léguer plus tard au L[illegible] à 475.000 francs, M. Jonas à son tour s'arrêta. M. Knoedler se vit adjuger la [illegible] demment convoitée.

Gardant jusqu'au bout, M. Knoedler déclara catégoriquement à M. Leprieur qu'il était prêt à [illegible] prix coûte que coûte l'œuvre qu'il venait d'emporter de haute lutte: il donna au Louvre, à ses amis, trois mois pour se prononcer. A l'heure actuelle [illegible] rait peut vraisemblable que nous puissions [illegible] de sa succulence. Et très probablement, la *Salomé* passera bientôt l'Atlantique et il ne demeurera à ses admirateurs, à ceux de son héroïque acheteur, que le souvenir qu'ils en garderont, et que procure la reproduction très fidèle que nous avons tenu à faire exécuter pour que nous donnons ici.

GUSTAVE BAUD[illegible]

N.Y. Herald June 16

QUELQUES LETTRES D'HENRI REGNAULT

Adressées au Sculpteur Prosper d'Epinay, elles sont d'Actualité après la Vente de la "Salomé."

Au moment où le prix fantastique de 528,000fr. vient d'être payé pour la "Salomé" d'Henri Regnault, que le musée du Louvre disputa à M. M. Knoedler jusqu'à 395,000fr., il n'est pas sans intérêt de rappeler en quelques lignes quelle fut l'histoire de ce tableau, histoire racontée par le sculpteur Prosper d'Epinay, chez lequel Henri Regnault fréquentait assidûment pendant qu'il était pensionnaire de l'Académie de France à Rome. C'est du reste par d'Epinay que Regnault a connu Fortuny pour le talent duquel il éprouvait une folle admiration, dont on trouve la preuve dans les lettres qu'il écrivait d'Espagne et du Maroc au sculpteur à propos de la vente de son tableau.

Ce n'est pas l'histoire d'Henri Regnault que j'écris ici; tout a été dit, je crois, sur le malheureux artiste et son œuvre. Je veux seulement reproduire les quelques extraits de ses lettres à Prosper d'Epinay.

Regnault, qui s'était attardé en Espagne, ne rentra à Paris que pour aller au ministère signer son engagement au moment de la guerre. On sait comment il mourut à Montretout d'une balle reçue en pleine figure.

A la vente de Mme. de Cassin, aujourd'hui marquise Carcano, qui vient d'avoir lieu, figurait aussi le "Mariage espagnol," cette œuvre célèbre de Fortuny qui fut payée 242,000fr. achetée par le comte de Pradère, dont Regnault parle aussi dans ses lettres.

Voici quelques extraits de ses lettres à M. Prosper d'Epinay, qui sont pleines de saveur.

Du 15 octobre 1869: "...Dans notre belle Alhambra de diamant nous ne faisons (Clairin et moi) que des études; de sorte que je ne fais rien de ce qui m'est commandé; je prévois qu'un jour ou l'autre je crèverai de faim. Pourtant, je ne veux pas quitter Grenade sans envoyer une ou deux aquarelles, des trente qui me sont demandées par un monsieur, sans compter quatre tableaux par le même, autre par un monsieur de Marseille, autre par un avocat de Paris, et un nombre infini d'autres par un marchand de tableaux qui m'offre de partager les bénéfices en outre du prix que je demande. Tu vois que la fortune me tend les bras et que si je voulais perdre le portrait artistique de mon voyage, je pourrais doubler mes habits en billets de mille francs. Mais je ne veux pas me résoudre à cela. J'aime mieux me borner de renseignements, de notes, d'études pour moi qui me permettront, plus tard, de pouvoir puiser pour mes tableaux, décorations, dans une mine de matériaux intéressants; je néglige, pour le moment, le côté commercial, assez utile tout de même, car je tiens à rapporter du Maroc un bon nombre de choses, comme armes, selles, étoffes et autres."

Regnault se décide à prolonger son séjour à Grenade; il manque de modèles, mais il écrit le 27 octobre 1869:

"J'ai besoin de Lagraine (son domestique); qu'il fasse faire une caisse solide pour ma petite femme jaune que je vais finir ici et envoyer à Paris dans un cadre arabe que je vais commander ici sur des détails de l'Alhambra. Cela pourra être joli; qu'il prenne ma draperie de soie jaune, ma peau de panthère, ma draperie indienne... les quelques foulards roses ou autres... Je voudrais avoir quelques notes pour mettre au milieu de ces marbres si délicats de couleur et voir leur valeur... Je ferai poser Lagraine dans l'Alhambra avec ces notes de couleur... Tu serais bien gentil de me prêter, si tu le peux, le joli morceau de soie bleu clair, avec bordure indienne, que tu mets sur un guéridon comme un tapis; je te promets d'en avoir le plus grand soin... Je te demande cela parce que je n'ai pas une seule note de bleu clair... Sois assez gentil, mon cher d'Epinay, pour t'occuper de la licence de cet envoi; je ne veux pas que l'Académie sache ce que je fais...

"Je t'embrasse de tout cœur.

"Ton ami dévoué,

"H. Regnault."

29 nov. 1869, Gibraltar, extrait d'une lettre:

. . . Je te remercie infiniment de la promptitude avec laquelle tu m'as fait passer l'argent; il est arrivé au bon moment; je n'avais vraiment plus le sou. Et pourtant, dernièrement, j'ai fait d'assez bonnes affaires; j'ai vendu "à Bräme" ("qui ne l'a pas vue") la petite "femme jaune" qui voyage maintenant sous la conduite de Lagraine, 14,000 francs!! C'est joli, n'est-ce pas? Mais je n'ai pas encore touché ce trésor. . . .

24 déc. 1869, Tanger:

. . . Lagraine est arrivé sain et sauf, ainsi que tout ce qu'il apportait. . . .

7 janvier 1870:

. . . Merci, mon bon d'Epinay, de t'être occupé de mes affaires. . . . Je ne veux pas me répéter. . . "Je suis au Maroc, installé "pour de bon." . . . Un pacha, un sultan n'est rien à côté de nous. . . .Quel pays, mon vieux!... etc.. etc.

6 mars 1870, Tanger:

. . . J'espère qu'on me laissera bien tranquille ici travailler comme bon me semble. . . . L'an prochain, mon cher ami, en route pour l'Egypte et pour les "grandes Indes!" . . . L'Inde pour de bon, devrais-je y crever. . . .

5 avril 1870, Cordoue:

. . . Me voilà en Espagne pour finir quatre études à Grenade . . j'y suis jusqu'au 1er juin; alors, je reprends mon quartier d'été à Tanger, dans "mon Alcazar!" . . .

21 avril 1870, Séville:

. . . Mes compliments sur ton buste de l'impératrice d'Autriche; il a une belle allure; quelque chose de grand et de distingué qui m'a plu énormément. . . J'ai vendu ma "Judith" 5,500fr. au musée de Marseille. . . J'étudie mon voyage aux Indes; je compte sur toi pour les renseignements que tu peux me donner. . . C'est un "projet sérieux" que je couve avec amour. . .

24 juin 1870, Malaga:

. . . Envoie-moi les 800fr. si tu n'en as pas besoin; l'argent est toujours bien reçu, d'autant plus que je viens de perdre 24,000fr. sur ma "Petite femme jaune"; vu que je l'ai vendue 14,000fr. et qu'elle a été revendue à Mme. de Cassin pour 38,000fr. C'est cette même Mme. de Cassin qui vient d'acheter aussi la "Petite Noce" de Fortuny 76,000 balles! Tu vois qu'elle va bien, cette dame! Je pense que les bons petits camarades ne manqueront pas de dire que je fais de la peinture pour dames."

CARICATURE DE HENRI REGNAULT.
Par P. d'Epinay.

La correspondance s'arrête là. La petite femme jaune n'était autre que cette prêtendue Salomé, telle qu'elle a été surnommée depuis. Au moment où Regnault était parti de Rome elle n'était représentée que jusqu'aux genoux. C'est Lagraine qui, au Maroc, fut chargé d'agrandir la toile, et on sait ce que Regnault en a fait.

Comment j'ai connu Henri Regnault

Par P. d'ÉPINAY

(SOUVENIRS INÉDITS)

La *Salomé* d'Henri Regnault — dont nous donnons, sur le désir de nos abonnés et avec la bienveillante autorisation de M. Knœdler, la reproduction en couleurs — est toujours au premier rang de l'actualité, car le public se demande si, après les nobles efforts de MM. Bonnat et Detaille pour nous la conserver, cette toile quittera vraiment la France. Les deux pages, que nos lecteurs vont lire, sont extraites des souvenirs inédits du statuaire M. P. d'Épinay, l'auteur célèbre de *La ceinture dorée*, qui fut un des plus chers amis d'Henri Regnault. Nous savions que ces souvenirs — qui ont trait au séjour de M. d'Épinay à Rome — existaient écrits en grande partie. Aussi, considérons-nous comme une véritable bonne fortune d'avoir obtenu de l'auteur cet important fragment :

Dès son arrivée à Rome, en 1867, je connus Regnault. Peu de temps après nous étions amis intimes. Cela s'expliquait : nous avions les mêmes goûts, la même façon de voir et de comprendre ; nous possédions enfin le même enthousiasme. Si son ardent désir de connaître l'Orient ne naquit point dans mon atelier à la vue des souvenirs consistant en photographies, étoffes, tapis, armes que j'avais rapportés de mes voyages, je puis affirmer que ce désir s'y développa au point que bientôt Regnault vint à ne plus parler que des tableaux qu'il enverrait un jour au Salon de Paris, datés de Delhi ou de Bénarès. Il ne se fatiguait pas de parcourir les albums où j'avais réuni les plus belles reproductions des merveilles architecturales de l'Hindoustan. Je le vois encore en extase devant le Taj d'Agra, ce chef-d'œuvre d'élégance et d'harmonie, élevé à la mémoire d'une femme aimée par le plus riche et le plus puissant monarque de l'Asie, merveille unique que l'on a surnommée avec raison un « poème de marbre ».

Il m'enviait d'avoir voyagé hors d'Europe, en regardant les dessins ou les photographies de ces types si pleins de caractère, non seulement d'Indiens de toutes les races, mais d'Arabes, d'Abyssins et de ces sémites orientaux des rivages de la Mer Rouge qui allaient bientôt me servir lorsque je créai mes statues d'Annibal enfant, de David et de Saint-Jean.

« En France, jusqu'à présent, lui disais-je, l'artiste qui a voulu peindre l'Orient ne s'est pour ainsi dire occupé que de notre Afrique du Nord ; quel est celui qui, le premier, révèlera le véritable Orient, c'est-à-dire l'Inde et la Perse ! » Je lui fis connaître Fortuny ; c'est moi qui le menai pour la première fois dans cet atelier de la via Flaminia, un vrai musée hispano-mauresque. C'était une réunion de plats aux reflets métalliques, de fusils, de sabres, de boucliers ornés de pierreries, de selles de velours cramoisi, brodées d'or, de tapis persans ; puis des velours de Gênes servant de fond aux armures et aux faïences de la Renaissance suspendues aux murs. Au milieu de cet amoncellement, un homme simple et accueillant, doué d'un talent brillant, correct, spirituel, tout à fait personnel. Ce talent fut comme une révélation pour

Buste d'Henri Regnault, par P. d'Épinay.

Portrait de P. d'Épinay, par Henri Regnault.

La Cour des Lions, à l'Alhambra de Grenade.

(Aquarelle qui avait été offerte par M. G. Clairin à la souscription projetée en vue d'acquérir la *Salomé* pour le Musée du Luxembourg.)

Regnault. Il sortit de chez Fortuny littéralement grisé. « Il y a dans un coup de crayon de ce gaillard-là, s'écria-t-il, plus d'esprit que dans toute l'œuvre de Meissonier ! Et personne n'a jamais fait l'aquarelle comme lui ! c'est notre maître. Vive Fortuny, vive l'Orient ! »

Quelques jours après, Fortuny vint me prendre pour aller à l'Académie de France rendre visite à Regnault. « Eh bien, lui dis-je en sortant, que dites-vous du petit Français ?

— Je voudrais bien avoir le gras (*il grasso*) de son pinceau ! C'est un « ragazzo » plein de génie. » Bref, à partir de ce moment, ils s'admiraient sans s'envier; chacun reconnaissant chez l'autre les qualités qu'il croyait ne pas avoir en soi.

Peu après sa visite chez Fortuny, Regnault ébauchait l'esquisse d'une *Judith* qu'il n'exécuta de grandeur naturelle que l'année suivante, sur les conseils d'Hébert, alors directeur de l'Académie de France à Rome.

A partir de ce moment Regnault me confia souvent, en parlant de l'Académie, « qu'il étouffait dans cette boîte! » mais il avait une véritable affection pour Hébert, et il n'aurait voulu à aucun prix, par un coup de tête, lui faire de la peine ; cependant, il n'aspirait qu'à trouver le moyen de s'éloigner pour aller peindre dans les pays « de la couleur et de la lumière, ne fut-ce que pendant deux ou trois mois ». A Rome, qu'il n'eut jamais le temps de bien connaître et par conséquent d'apprécier, Regnault admirait surtout la campagne, le Colisée et la chapelle Sixtine. « Quand on entre là-dedans, me disait-il en faisant allusion au plafond de Michel-Ange, on se sent écrasé; on n'a plus qu'une idée, briser ses pinceaux! » Souvent dans nos promenades autour de Rome quand nous parlions art, il revenait à la Sixtine. « Quand on pense qu'un jour il ne restera qu'un souvenir de cette merveille! La peinture, vois-tu, c'est peindre avec des pinceaux larges comme cela... » et il mettait l'une contre l'autre ses deux mains. « Parmi tous tes princes romains, ajoutait-il, tu n'en connais donc pas un qui me confierait les quatre murs nus d'une des immenses salles inoccupées de son palais? Je lui ferais pour rien, tu entends bien, pour rien, une rude décoration. »

Regnault était artiste en tout; il adorait la musique et déplorait qu'on en fît si peu à Rome. Cependant, nous allions parfois le dimanche à Saint-Pierre, dans la chapelle des chanoines, entendre la belle musique de Palestrina, qu'interprétaient alors, avec leur voix de tête si impressionnante, des chanteurs qui, aujourd'hui, n'existent plus. Parmi les compositeurs modernes, il avait une prédilection pour Saint-Saëns, et me prédisait qu'il serait le plus grand musicien français de son époque. Doué d'une fort belle voix, il chantait avec tant d'âme que dans les petites réunions d'artistes qui eurent lieu chez moi pendant les hivers de 1867 et 1868, on le préféra de beaucoup au chanteur Soria, devenu célèbre par la suite. Regnault avait tous les goûts et toutes les qualités du vrai gentilhomme, il était ouvert, franc, généreux, dévoué. Il haïssait tellement la vulgarité que je ne lui ai jamais entendu se servir de termes « d'argot » en usage alors dans certains milieux d'artistes; près des femmes, c'était un charmeur qui savait tout dire avec chaleur, mais avec mesure.

Il aimait tous les genres de sport, le cheval difficile particulièrement; je fis de lui plusieurs caricatures en centaure ou en lutteur, car, quoique petit de taille, il était musclé, fort et agile comme un athlète.

En 1868 et 1869 je décidai plusieurs dames de l'aristocratie romaine et étrangère, dont j'exécutais les bustes, à faire dessiner par

New York Herald June 16

Une Exécution à Tanger, par Henri Regnault. Musée du Louvre.

"Illustration" June 29, 1912

SALOMÉ

Au moment où le chef-d'œuvre d'Henri Regnault, cette fameuse *Salomé*, subissait le feu d'enchères sensationnelles et devenait l'objet d'une curiosité presque universelle, en dehors même du monde des arts, M. Jules Claretie, dans un charmant article du *Temps*, comme il sait en écrire, interrogeait ses amis et ses lecteurs au sujet de la fillette qui inspira si heureusement l'illustre peintre:

« Qu'est devenue la Maria qui fut Salomé? On le sait peut-être, on pourrait le savoir à Rome. Elle était toute jeune lorsque le peintre la posait devant son chevalet. Elle doit être bien vieille, mais pas autant qu'on pourrait le croire. Qu'est-ce que la vie a fait de cette enfant? S'en est-on soucié à la villa Médicis? Je voudrais que quelque curieux s'en inquiétât (cette recherche en vaut la peine), et l'histoire, sans doute banale, de la Salomé, vaudrait d'être contée comme celle de toutes les inspiratrices de chefs-d'œuvre.

» Il y a peut-être, dans quelque pauvre quartier de Rome, une femme encore belle, et ridée, à peine sexagénaire, qui ne se doute point qu'à Paris, ces jours-ci, tout ce qui compte parmi les heureux et les artistes a défilé devant l'image de ses seize ou dix-sept ans et admiré ses beaux cheveux noirs, son regard profond et son sourire. Un sourire qu'a dû « mélancoliser » la vie.

» Je demande à mes amis romains de me dire si la Salomé de Regnault est morte. Quant à son effigie, elle est immortelle comme le martyr de Ruzeuval. »

M. Claretie reçut une réponse de M. Léonce Bénédite, l'érudit conservateur du musée du Luxembourg, qui, dans un article documenté, résumait ainsi l'histoire de la jeune héroïne:

« J'ai vécu, dit-il, dans l'intimité de son foyer de longues années, l'ayant connue presque au lendemain du jour où elle posa pour Regnault, et jusqu'à sa mort. Car, hélas! elle est morte. Elle n'aura pu jouir du nouveau triomphe qu'ont valu à l'artiste sa beauté et sa jeunesse. Et, du reste, y eût-elle été sensible? Elle était si détachée de tout ce qui n'était pas son mari ou ses enfants...

» ... Cette « panthère noire », ajoute-t-il plus loin, fut la plus charmante femme, le modèle des épouses et la plus dévouée des mères. Elle était la bonté et la simplicité par excellence, et rien ne rappelait plus, dans son regard profond et calme ni dans son sourire, qui était resté très doux, le rôle féroce qu'on lui avait fait tenir un jour. La *Salomé* est d'ailleurs un portrait très exactement ressemblant. C'est surtout la disposition de la chevelure qui donne au visage son caractère de sauvagerie... »

⁂

A ces questions et à ces éclaircissements je puis ajouter quelques précisions, car la belle jeune fille qui a inspiré cette triomphante *Salomé*... c'est ma mère.

⁂

J'ai d'abord hésité à raconter l'histoire qu'on va lire, parce que certains esprits, ignorants ou mal intentionnés, pourraient voir là un nuage sur la réputation de ma chère mère, et en conclure qu'ayant posé pour ce chef-d'œuvre elle pourrait être assimilée aux modèles d'atelier dont la conduite n'est pas toujours irréprochable. Mais on vient déjà de voir par le jugement de M. Bénédite combien cette confusion serait injuste. L'histoire de l'art montre maints exemples de femmes parfaitement honnêtes ayant posé pour des tableaux devenus depuis célèbres, et plus d'un peintre comme plus d'un sculpteur a laissé à l'admiration de la postérité l'image de sa propre femme. Qui n'a admiré l'épouse de Rubens, Hélène Fourment, dans plusieurs musées, la duchesse de Ferrare dans l'œuvre du Titien, la Saskia de Rembrandt, immortalisée par le pinceau ou le burin, et la femme d'Holbein, et la jalouse et irascible M^me^ Greuze? etc. Une belle femme peut poser devant son mari pour une statue parfaitement nue sans avoir l'inconstance de la princesse Borghèse, et la Fornarina n'a aucun lien de parenté morale avec l'hryné.

La jeune fille illustrée par le pinceau d'Henri Regnault s'appelait Maria-Véronica-Concetta Latini, et devint par son mariage M^me^ Renaudot. C'était une Sabine, née le 8 décembre 1853, non loin de l'antique Tibur (aujourd'hui Tivoli aux fameuses cascatelles), dans les montagnes qui bornent à l'Orient la Campagne de Rome. Ses parents habitaient le petit village de la Scarpa, appelé depuis un quart de siècle environ Cineto-Romano, où ils cultivaient la vigne, les oliviers et les abeilles. Son père, fort bel homme d'ailleurs, avait une telle passion pour l'apiculture qu'il aurait été au bout du monde pour dénicher un essaim, et il nous envoya notamment, au temps où j'étais une toute petite fille, un superbe vase ancien, d'un genre devenu rare, rempli d'un miel délicieux et très parfumé, dont ma mère composa, suivant la recette de son pays, des nougats succulents séchés sur des feuilles de laurier. Exquis souvenir d'enfance que me rappelle constamment le joli pot bleu fleuri qui est là, sous mes yeux, et qui, sans avoir l'immense valeur de la peinture de Regnault, est pourtant très cher à mon cœur.

Depuis combien de temps mes grands-parents et leur famille étaient-ils fixés en ce coin du Latium? Je ne le sais pas au juste. Ce nom de Latini est assez répandu en Italie, et, parmi ceux qui l'illustrèrent, on se souvient surtout de Brunetto Latini, le célèbre encyclopédiste florentin du treizième siècle, qui fut le maître du Dante et l'auteur du fameux « Livre du Trésor ». Y a-t-il quelque lointain lien de parenté entre lui et mon ascendance maternelle? Il m'est difficile de répondre à cette question. La roue de la fortune — capricieuse, au moins en apparence — tourne parfois très rapidement et fait de nombreux tours en quatre ou cinq siècles. N'a-t-on pas découvert récemment que les descendants de Jean-Jacques Rousseau sont actuellement de très humbles cultiva-

leurs perdus je ne sais plus où ? Combien d'exemples analogues pourrait-on citer ?

En tout cas, à défaut d'une grosse dot en or, la petite Maria Latini reçut de la nature une chevelure fantastique d'ondes noires et bleutées se terminant par d'innombrables bouclettes de jais, et cette opulente chevelure encadrait un ravissant visage, très mobile, au teint mat, avec des yeux bruns immenses dont le regard était tantôt profond et pensif, tantôt mutin et toujours infiniment bon. Enfin elle possédait des dents admirables.

Dès sa plus tendre enfance, elle se fit remarquer par sa vivacité, sa gaieté, sa perpétuelle sérénité d'âme, qui ne l'abandonnèrent jamais et qui contrastaient avec le caractère grave, austère, de sa mère. Celle-ci, qui n'était pas très belle, avait, par contre, toutes les qualités du cœur. Pendant les épidémies de choléra qui désolèrent la Campagne romaine il y a déjà bien longtemps, elle se montra d'un dévouement infatigable pour les malades, allant de maison en maison porter ses soins aux malheureux atteints de ce mal terrible, au risque de sa propre vie. Elle eut un grand nombre d'enfants dont trois seulement vécurent. Le dernier, né alors qu'elle avait cinquante-deux ans, mourut vers sa dixième année pendant une épidémie de rougeole. C'était un joli et doux petit garçon, beaucoup moins beau cependant que sa sœur aînée Maria, dont la physionomie si expressive n'a pu être saisie par la photographie ci-contre, faite à une époque où l'art de peindre les visages par la lumière solaire était encore très rudimentaire et exigeait de longues poses. Ma grand'mère était, en outre, extrêmement pieuse : jamais elle ne traversa la basilique de Saint-Pierre de Rome autrement qu'en se traînant sur les genoux, la tête humblement inclinée vers le sol.

Or, un soir d'hiver, le 24 décembre 1865, c'est-à-dire la veille de Noël, M^me^ Latini et sa « fanciulla », la petite Mariuccia, comme on l'appelait dans l'intimité, se trouvaient dans la fameuse basilique romaine, assistant à la messe de minuit. Comment y étaient-elles venues ? Peu importe. Toujours est-il que, ce même soir, il y avait là aussi un jeune statuaire français, résidant à Rome, que la curiosité avait attiré en ce lieu saint et qui fut frappé par l'étrange et merveilleuse beauté de cette enfant de douze ans. Ce fut la vision d'un instant, une vision qui, comme on va le voir, s'est gravée pour toujours dans son cœur.

Ce statuaire s'appelait Renaudot. Il était le fils d'un riche industriel, travailleur honnête et acharné, qui rêvait de voir son fils marcher sur ses traces et se vouer au commerce. Mais le jeune homme, fort sentimental et très épris d'art, avait d'autres aspirations. Il était, suivant l'expression de son ami très cher, M. Bénédite, l'élégance et la distinction mêmes, tant de corps que d'esprit, et d'une extrême bonté. Il connut même plus tard les inconvénients de sa trop grande générosité.

Pour faire plaisir à ses parents il débuta, vers la vingtième année, dans une maison de commerce et traversa ainsi plusieurs années de lutte constante contre ses propres goûts. Enfin, à vingt-cinq ans, n'y tenant plus, il change de voie et s'essaie dans le modelage. Vers l'année 1864, il entreprend d'étudier les grands maîtres de l'art chez eux. Il flâne de Milan à Venise, puis à Florence, et arrive à Rome. Là, il partageait son temps entre la sculpture, les musées, la contemplation de la nature et les exercices du corps, n'ayant aucun souci matériel. C'était un vrai sportsman. Remarquons que, de son côté, la roue de la fortune avait singulièrement tourné depuis un certain nombre de générations. Il résulte, en effet, des recherches historiques et généalogiques faites en ces dernières années qu'en remontant le cours des siècles jusqu'à Louis XIII, la famille reconnaît un illustre ancêtre en Théophraste Renaudot, fondateur du journalisme en France, nature d'élite, auquel on doit tant d'ingénieuses et d'utiles créations, et qui mourut « gueux comme un peintre », suivant le langage de son plus violent détracteur Guy Patin. Médecin du roi, philanthrope et écrivain, il était aussi, ce me semble, quelque peu astronome, à en juger par l'en-tête du premier journal français, dont le titre *Gazette* commence par un grand *G*, dans lequel Renaudot avait tracé la constellation de la Petite Ourse, au-dessus d'une boussole, puis, en bas, une esquisse du globe terrestre, le tout entouré par cette devise : « Guidé du ciel, j'adresse et par mer et par terre. »

L'un des plus vifs plaisirs de mon père était de faire de longues courses à cheval à travers la Campagne romaine, seul ou avec ses amis, particulièrement avec Regnault. Un jour qu'il parcourait la montagne, à une trentaine de kilomètres de la Ville Éternelle, quelle ne fut pas sa surprise de voir, juchée sur un âne, en croupe derrière son papa, la jolie petite Italienne qu'il avait remarquée quelque temps auparavant, la veille de Noël, dans l'église Saint-Pierre. A partir de ce moment, il se lia d'amitié avec la famille Latini.

Sous l'ardent soleil d'Italie, comme en Orient, les fillettes s'épanouissent vite. A quinze ans, Maria Latini était une jeune fille adorable « douée d'une grâce bizarre et sauvage, d'un attrait dangereux et d'une fascination diaboliquement irrésistible », d'après le jugement de Théophile Gautier. L'auteur de nos jours en devint éperdument amoureux. Elle habitait avec ses parents tantôt Rome, tantôt son village natal. C'est ainsi, par mon père, avec lequel il était très lié, que Regnault fit la connaissance de « Salomé » et qu'il obtint de son ami l'autorisation de fixer sur la toile son éblouissante jeunesse. C'était en 1869. Elle avait quinze ans. Regnault partit ensuite pour l'Espagne et le Maroc, d'où il revint en France, on sait comment, pour se faire tuer, hélas ! à Buzenval, le 19 janvier 1871, par une balle prussienne qui le frappa en plein visage. Combien de fois ai-je entendu mes parents raconter, avec une profonde tristesse, la mort de leur génial ami. C'était le soir. On avait cessé le feu. Regnault restait obstinément en arrière, voulant à tout prix, disait-il, *en tuer un*. Il fut victime de son ardeur patriotique. D'abord on ne s'aperçut pas de sa disparition et on le chercha parmi les vivants. Lorsqu'on le retrouva, il était presque méconnaissable, le visage enfoui dans les feuilles mortes et humides.

Quand la guerre éclata, mon père avait trente-quatre ans et demi. Il quitta sa jeune et jolie fiancée pour venir se mettre au service de son pays. Rentré en France, il fut nommé officier d'ordon-

nance du colonel Gros, commandant le 45e régiment de Paris. Plus d'une fois, ce dernier nous parla de la belle conduite de notre père en ces heures douloureuses. Pendant ce temps-là, dans la Campagne romaine, la petite « Salomé » vivait, auprès de ses parents, en des transes continuelles, comme en témoignent ses lettres anxieuses, craignant toujours que celui qu'elle aimait se fît tuer.

⁂

Au lendemain de l'armistice, en mars 1871, le cauchemar prit fin. Mon père retourna immédiatement à Rome pour épouser Maria Latini. L'année suivante, en 1872, elle dit adieu à son pays natal, aux bois d'oliviers, aux ruches bourdonnantes et vint se fixer en France avec son mari, mais non sans avoir emporté dans son cœur, dans son regard, dans son caractère immuablement gai, un peu du bon et chaud soleil italien qui illumina son enfance. Sa vie aurait été des plus heureuses si elle n'avait eu quelque inquiétude au sujet de la santé de son mari, laquelle devint si délicate qu'il fut obligé d'interrompre prématurément sa carrière artistique. Sa dernière œuvre est la « Diane chasseresse » que l'on voit dans la salle des fêtes du Palais-Bourbon. Une de ses premières a été la « Naïade » exposée au Salon de 1872, acquise par l'État et placée au musée de Tours, et pour la tête de laquelle le sculpteur s'est inspiré des traits de sa belle compagne. Celle-ci avait une peur presque enfantine de la vieillesse, non par coquetterie, car elle était extrêmement modeste, et, si elle parla quelquefois à ses enfants de la *Salomé*, elle ne s'attribua jamais la plus petite part dans le succès retentissant du peintre dont elle admirait tant le talent. Mais, très vivante, elle redoutait la solitude : elle craignait de rester toute seule un jour...

Elle ne connut pas cette peine.

En la dernière année du dix-neuvième siècle, le 24 décembre 1900, la veille de Noël, exactement trente-cinq ans, jour pour jour, après que mon père l'avait distinguée pour la première fois dans la foule de Saint-Pierre de Rome, elle quitta ce monde, jeune et encore belle sous son abondante chevelure d'ébène, profondément aimée et regrettée de tous ceux qui l'avaient connue. Si, dans sa jeunesse, elle n'avait pas été remarquable par sa beauté, elle l'eût été toute sa vie par la noblesse de son cœur.

Son mari ne put supporter ce déchirement dans son existence. Dès le lendemain il s'alitait, ne se soutenant que du souvenir de celle qui n'était plus, et, trois semaines après, il allait la rejoindre dans le petit cimetière de Meudon où, depuis, ils reposent ensemble.

GABRIELLE RENAUDOT.

Un ami qui ne déteste point le paradoxe me faisait remarquer que le hasard est un grand impresario, et que la question marocaine donne une actualité de plus à cette vente de la *Salomé* de Regnault, devenue une sorte de question nationale.

— Car c'est une petite Marocaine, cette Salomé, et voilà que son aventure se lie, par une étrange rencontre, à celle de Fez. Va-t-on aussi lui donner l'assaut — à coup de banknotes et non de moukhallas ?

Mon ami se trompe, et la Salomé de Regnault ne fut pas du tout peinte au Maroc, mais à Rome, à la villa Médicis, et cette inquiétante et admirable figure de femme, terrible à la fois et séduisante, n'est point, malgré le costume et les étoffes, une fille d'Afrique, mais une petite enfant du peuple rencontrée par le peintre parmi les vendeuses de fleurs, sur la place d'Espagne, à Rome. Elle est Italienne. Elle s'appelait Maria, et Regnault en parle dans ses lettres à son maître Hébert.

Il avait achevé sa figure, cette Salomé qui ne devint une Salomé que parce que le peintre eut besoin de donner une expression tragique et attirante à la fillette du Transtévère ; il l'avait laissée à Rome dans son atelier, lorsque voyageant en Espagne avec son ami Clairin, il rencontra un acheteur, M. Brame, le marchand de tableaux, qui la lui acheta huit mille francs.

L'histoire est même assez jolie, et Georges Clairin me la contait encore l'autre jour. M. André Beaunier en a donné une version dans ces *Souvenirs d'un peintre* qu'il a écrits délicieusement, comme tout ce qu'il écrit — sous la dictée de Clairin. Mais dans ce que m'a conflé Clairin, il y a des variantes ou des précisions.

Les deux jeunes peintres étaient donc errants au pays de don Quichotte, légers d'argent, inquiets même sur la façon dont ils payeraient, à Cordoue, leur hôtellerie — car les horloges de Cordoue sonnent aussi le quart d'heure de Rabelais, — à peu près abandonnés *tra los montes* par leurs parents qui leur tenaient la dragée haute, Regnault surtout, le grand chimiste n'étant pas enchanté de voir son fils « faire de la peinture ». Ils en étaient là, presque menacés de la famine dans les Espagnes, réduits dans tous les cas à la portion congrue, lorsqu'en prenant quelques croquis dans l'admirable mosquée de Cordoue, forêt de marbre, vision de rêve, ils aperçurent entre les colonnes des visiteurs qui avaient l'air de Français.

— Mais, dit Clairin, je ne me trompe pas, c'est Brame! Un marchand de tableaux ici! Croit-il dénicher des Velasquez?

— Et, fit Henri Regnault, ce vieux monsieur qui l'accompagne, c'est le père Daubigny, Daubigny à Cordoue ! Comment Daubigny s'est-il résigné à quitter les bords de l'Oise?

Il était là, voilà le certain, le grand paysagiste, et les deux jeunes gens quittaient leur album pour le saluer, lorsque le maître et Brame vinrent droit vers eux.

Georges Clairin connaissait Brame.

— Quelle surprise ! Quatre Parisiens se rencontrer ainsi dans la mosquée de Cordoue !

On bavarda, et quand Daubigny eut exprimé la stupéfaction que lui causaient le ciel et les couleurs, les taches éclatantes de l'Espagne, Brame, s'adressant à Clairin :

— On m'a dit que Henri Regnault était comme nous à Cordoue. Je le cherche. Savez-vous en quel hôtel il est logé?

— Regnault? fit Clairin. Mais le voilà !

Et il montrait son ami à qui le marchand de tableaux, enchanté, tendit la main.

— Monsieur, dit Brame, on m'a beaucoup parlé d'une toile, une *Salomé*, que vous venez d'acheter à Rome. Je vous l'achète.

— Sans l'avoir vue?

— Sans l'avoir vue. Huit mille francs. Cela vous convient-il?

Huit mille francs ! Quand tout à l'heure, très sérieusement, le jeune peintre se demandait s'il aurait assez de pesetas en poche pour payer son *puchero* et son *valdepeñas*. Huit mille francs ! Une fortune qui lui tombait là comme des voûtes de cette mosquée, assez semblable ainsi à une mosquée des *Mille et une nuits!*

— Et, continua Brame, voici quatre mille francs comptant si la *Salomé* est à moi.

Si elle était à lui ! Mais si la toile eût été là, à Cordoue, Brame le marchand eût pu l'emporter tout aussitôt, à la grande joie du peintre et au grelot des mules de la diligence.

Les deux jeunes gens n'en pouvaient croire leurs oreilles. Ce matin, tout à l'heure, il y avait quelques minutes à peine, ils se demandaient comment ils mangeraient le soir, et maintenant ils étaient à la tête de quatre beaux billets de banque, quatre mille francs, une fortune ! Quatre mille francs : de quoi conquérir toutes les Espagnes et de quoi faire danser le peuple entier des gitanes !

— Monsieur Brame, s'écria Regnault, vous me permettrez bien de vous inviter ce soir à dîner, et de boire à la santé de M. Daubigny, le plus aimable des hommes et le plus admirable des maîtres !

— Vous oubliez l'ami Corot !

— On boira aussi au père Corot !

— Et à la *Salomé*, dit Brame.

— Pourvu, fit Regnault en riant, que vous ne vous repentiez pas d'avoir bu à sa santé quand vous la connaîtrez !

Brame ne s'en repentit point. Je ne sais pas combien il la vendit, cette *Salomé* encore accrochée aux murailles de la Villa, mais je me rappelle l'explosion d'enthousiasme lorsqu'elle apparut au Salon, avec ce sourire dont le temps n'a pas atténué le charme sauvage.

Et n'est-ce pas joli et quasi romanesque cette rencontre, entre les piliers de la mosquée de Cordoue, du vieux maître paysagiste et des deux jeunes coloristes quasi exilés — et sauvés?

Et je viens de la revoir, cette *Salomé*, qui fut une des visions d'art de notre jeunesse. La foule était aussi grande hier devant elle, dans la galerie Petit, qu'au Salon où elle fit sensation jadis, et l'on n'entendait plus les plaisanteries des rivaux que je notais autrefois : « Peinture de chimiste ! Il a dérobé ce jaune de chrome dans le laboratoire de son père. » Au contraire, un sentiment de profonde admiration et comme de respectueux regrets, une émotion d'autrefois renouvelée par la constatation nouvelle de ce qu'une balle de plomb a fait perdre à l'art français étreignaient instinctivement la foule accourue. Il y avait autour du chef-d'œuvre qui fut le juste orgueil de la marquise Landolfo Carcano, de vieux peintres qui venaient revoir si la toile fameuse de Regnault n'avait pas, comme ils disent en leur langage d'atelier « fichu le camp ». Ah ! bien oui, plus jeune et plus solide que jamais, même entre le coloris exquis de la *Vicaria* de Fortuny, de la puissante *Allée de Châtaigniers* de Théodore Rousseau, du dramatique *Assassinat de l'archevêque de Liége* d'Eugène Delacroix.

— Comme ça se tient ! Comme c'est solide ! Quel peintre !

Et je songeais que la petite « chaucharde » que distinguait Regnault au pied de l'escalier de la place d'Espagne pourrait encore être là, la jeune Romaine immortalisée, pour jouir de sa gloire et de celle du Français de la Villa dont elle n'a sans doute pas soupçonné le génie. « Qu'est-elle devenue ? » demandait Regnault à Ernest Hébert. Et je demanderais volontiers à mon tour : — Qu'est devenue la Maria qui fut la Salomé ?

On le sait peut être, on pourrait le savoir à Rome. Elle était toute jeune lorsque le peintre la posait devant son chevalet. Elle doit être bien vieille, mais pas autant qu'on pourrait le croire. Qu'est-ce que la vie a fait de cette enfant ? S'en est-on soucié à la villa Médicis ? Je voudrais que quelque curieux s'en inquiétât (cette recherche en vaut la peine), et l'histoire, sans doute banale, de la Salomé, vaudrait d'être contée comme celle de toutes les inspiratrices de chef-d'œuvre : *Histoire d'un modèle*.

Il y a peut-être dans quelque pauvre quartier de Rome une femme encore belle et ridée, à peine sexagénaire, qui ne se doute point qu'à Paris, ces jours-ci, tout ce qui compte parmi les heureux et les artistes a défilé devant l'image de ses seize ou dix-sept ans et admiré ses beaux cheveux noirs, son regard profond et son sourire. Un sourire qu'a dû « mélancoliser » la vie.

Je demande à mes amis romains de me dire si la Salomé de Regnault est morte. Quant à son effigie, elle est immortelle comme le martyr de Buzenval.

ANSATLANTIC

REGNAULT 'SALOME' COMING TO AMERICA

Fund Raised to Keep It in France Not Enough—Picture Brings $96,000.

GROANS IN THE SALE ROOM

Louvre Gets a Rousseau for $54,000 —Knoedler & Co. Pay $70,000 for a Corot—Day's Sales, $652,190.

By Marconi Transatlantic Wireless Telegraph to The New York Times.

PARIS, May 30.—Henri Regnault's "Salome" is going to America after all. Amid groans and hisses it was knocked down to-day at the sale of paintings belonging to the Marquise Landolfo Carcano for the sum of $96,000 to Knoedler & Co., the New York art dealers. It is supposed that they were acting as agents for an American collector.

It was believed that the large sum that had been subscribed to purchase the picture for the Louvre would prove more than sufficient, but American dollars again proved victorious in capturing from Europe a fine work of art.

The loss of the picture is regretted the more keenly here owing to its associations centering about the tragic fate of Regnault, whose life was cut short at the beginning of a brilliant career by a Prussian bullet in an engagement in 1871, near Paris. The picture was shown in the Salon of 1870, and bears the signature "H. Regnault, 1870."

VENTE LEVAIGNEUR
VIEILLE FEMME PLUMANT UN POULET
PAR REMBRANDT. 522.500 FRS.

VENTE SURMONT LA PLEUREUSE DES GOBELINS
DE LA TENTURE DE DON QUICHOTTE D'APRES COYPEL
(EPOQUE LOUIS XV) 93 000 FRS

VENTE MOHL
PETIT BUSTE DE FEMME
EN BOIS SCULPTE
XVIe SIECLE.
44 000 FRS.

VENTE LANDOLFO (ARCANO SALOME
PAR HEROD REGNAULT 328 000 FRS.

TABLEAUX & OBJETS D'ART
AYANT ATTEINT LES PRIX LES
PLUS ÉLEVÉS DANS LES VENTES
PUBLIQUES DU MOIS DE MAI A PARIS.

COUPE
ANTIQUE
EN
VERRE
GRAVE
70 400 FRS

VENTE

Evening Standard
May 31st

A FAMOUS PICTURE.

REGNAULT'S "SALOME" SOLD FOR £19,200.

Something in the nature of a sensation was provided in Paris at the sale of the art collection of the Marquis Landolfo Carcano, when Henri Regnault's picture, "Salomé," after keen bidding, was knocked down for £19,200.

Of all pictures that have come from the easel within the last fifty years few have been so famous as Regnault's "Salomé." Henri Regnault, the son of the scientist who did such good work in the domain of theoretical chemistry, was already treated as an equal by his masters when at the Ecole des Beaux-Arts and then at the Villa Medici at Rome. In technical virtuosity he was unrivalled even at the age of twenty-three. His fame and the comments of his artist friends on his "Salomé" so impressed a picture dealer at the time that he made a special journey to Cordova, in Spain, where Regnault was staying, and paid £320 down for the canvas. It was through this dealer that the picture was shown at the Salon in 1870, where it won a remarkable triumph. A year later Regnault was killed in the Franco-German war whilst fighting with the Artist Company, and since then the picture has passed as the masterpiece of this brilliant and short-lived artist.

There is little suggestion of the Oriental dancer in the picture. Regnault has painted a young Italian girl sitting on a stool, with knife and platter across her knees, decked out in rich diaphanous silks, and gazing in front of her with an air of mocking, yet fascinating cruelty. The whole is worked out in a scheme of colour in which a brilliant yellow background strikes the dominant note. So great was the fame of the picture, so favourable was the impression given when it was again exhibited on Monday and Tuesday, that it was hastily schemed to buy it for the Louvre. M. Henri de Rothschild offered £120 towards this object, and on seeing the picture a second time increased his gift to £200, and very soon the fund reached £6000, which, with the grant promised by the Louvre, was thought to be enough.

The estimate proved, however, to be far short of the real value of the picture. The official valuer gave £20,000 as his estimate at the sale yesterday, but began much lower. When the bids reached £12,000 there was an exciting competition, but at £16,000 the representative of the Louvre dropped out. It was then a question whether the apparently audacious estimate of the valuer would be reached. At last the feverish bidding and counter-bidding ceased, and at £19,200 the hammer came down to the bid of Mr. Knodler, a New York collector. This is believed to be the largest sum paid at an auction sale in Paris for an oil painting of modern times.

Other prices, though lower than this formidable total, were still more than usually high for the work of modern masters. The Louvre paid £10,800 for a famous Théodore Rousseau, "Chestnut Avenue"; Fortuny's "Spanish Marriage" brought £8800; Corot's "Solitude," £14,000; Delacroix's "Riding Lesson," £5600, and his "Moorish Courtyard," £3400.

The Biter Bit.

All Englishmen will sympathise with Paris in the loss of Regnault's "Salomé." Numbers of Parisians had subscribed money to assist the Louvre in securing this picture, and they turned up in force at the Georges Petit Gallery yesterday, when the sale of the Marquise Landalfo Carcano's collection began. The bidding was brisk till 400,000 francs was reached, but beyond this figure the Louvre could not go, and soon afterwards the picture fell to a dealer from New York. The exasperated public gave vent to its feelings in a manner not very complimentary to the American nation. There can be no doubt that the wholesale disappearance westward of works of art is intensely resented by Europe. England once played a part not unlike that being played by America to-day, but that does not make it any more pleasant.

LA 'SALOME' D'HENRI REGNAULT

L'idée d'une souscription destinée à faire entrer au musée du Louvre la "Salomé" d'Henri Regnault a été accueillie partout avec la plus grande faveur. Nous pouvons, dit le "Gaulois," dès aujourd'hui, annoncer que, grâce à l'active intervention de hautes personnalités mondaines, on pourra affronter les enchères demain avec tous les avantages, si même d'ici là n'intervient pas quelque solution plus heureuse.

On peut adresser les souscriptions à M. Georges Petit, 8 rue de Sèze.

Echo - 8 Juin

Echos

M. Knodler, l'acquéreur de la *Salomé*, d'Henri Regnault, fait une bonne plaisanterie à la direction de nos Musées nationaux.

Celle-ci avait mis de côté une somme de deux cent mille francs pour faire l'acquisition de la toile célèbre. Elle l'avait fait surtout pour n'être pas accusée d'indifférence..., mais, si elle tenait, pour sa réputation, à la beauté du geste, elle espérait bien n'avoir pas à l'accomplir jusqu'au bout... Elle comptait bien conserver ses deux cent mille francs.

L'expérience d'ailleurs justifia ses prévisions.

Mais M. Knodler eut un geste, un joli geste, il proposa, en donnant un délai de deux mois, de rétrocéder la *Salomé* à nos Musées, au prix coûtant.

La souscription nationale marchant, il est probable que la direction de nos Musées sera également obligée de marcher... et de donner ses deux cent mille francs.

Et, le plus ennuyeux, c'est qu'elle est obligée de faire comme tout le monde, et de remercier M. Knodler.

6

L'EXPOSITION DE LA COLLECTION CARCANO

L'Elite des Amateurs et des grands Marchands y était largement représentée.

L'élite des amateurs et des grands marchands de tableaux était largement représentée, hier, à l'exposition privée des tableaux anciens et modernes de la collection Carcano. Je dois constater que l'opinion générale semblait pleinement ratifier celle que le HERALD donnait, hier, sur les œuvres les plus importantes, et je n'aurais vraiment rien à ajouter en dehors de quelques renseignements complémentaires insignifiants, si le vœu que j'émettais, hier, au sujet de "La Salomé" d'Henri Regnault n'avait trouvé dans les milieux les plus autorisés un écho tout à fait approbatif des plus flatteurs.

En effet, si le musée du Louvre peut envier à juste titre la possession de certains des tableaux de cette belle collection, il en est un qui semble en quelque sorte, et pour beaucoup de raisons, justifier plus que tout autre une pareille pensée: c'est la "Salomé." Cette œuvre, ce chef-d'œuvre, d'un peintre français, qui eût été un des plus grands s'il n'avait été fauché en pleine jeunesse, au moment même où il venait de l'exécuter, a d'autant mieux sa place au Louvre qu'il porte la date de 1870, et que son auteur fut une des glorieuses victimes de la guerre.

Il serait à souhaiter que, le jour de la vente, les experts, en mettant sur table "La Salomé," puissent dire: "Le musée du Louvre, messieurs, est acquéreur de ce tableau à cinq cent mille francs, et nous espérons que nulle surenchère ne s'élèvera pour lui en disputer la possession." C'est là, en effet, le prix auquel on l'estime. Je suis sûr que la marquise Carcano saisirait l'occasion d'un geste généreux, en participant pour sa part à un acte que les Amis du Louvre, eux aussi, devraient tenir d'honneur d'appuyer de leur efficace solidarité.

Il me paraît difficile d'admettre que, dans la circonstance, le musée du Louvre puisse porter ses vues sur d'autres tableaux quand celui-ci est en jeu.

Voici, au sujet de ce tableau, quelques renseignements et documents inédits, que le sculpteur Prosper d'Epinay, qui fut peut-être le meilleur ami de Regnault, a bien voulu communiquer au HERALD :

La "Salomé" fit d'abord une simple étude que Regnault fit à l'Académie de France, à Rome, en 1868, d'après une jeune paysanne italienne, au type étrange, à la chevelure noire, abondante et crépue, qui devait certainement avoir dans les veines du sang bohémien.

Regnault la peignit se détachant sur une soie jaune chinoise qu'il avait achetée à l'Exposition de 1867, et qu'il exposa en partie au soleil pour lui faire obtenir des tons différents.

Cette étude finissait au-dessous des genoux et n'avait pas de nom; elle ne fut baptisée "Salomé" que plus tard, l'œuvre une fois terminée au Maroc; Regnault avait ajouté un morceau de toile à cette étude, pour y ajouter le bas des jambes et les pieds.

L'étude était devenue un tableau.

Quand, en 1868, Regnault, ne rêvant que liberté, lumière et couleur, quitta l'Académie de France à Rome pour faire son premier voyage en Espagne et au Maroc, il confia à M. Prosper d'Epinay, son meilleur ami à Rome, ce que contenait son atelier de la villa Médicis, c'est-à-dire ses étoffes, ses selles orientales, ses armes et ses études. Parmi ces études se trouvait la petite "femme jaune," inachevée. M. Prosper d'Epinay était, en outre, chargé de tous ses intérêts, d'où une correspondance toujours gaie et intéressante, qui commença en juin 1868 et qui finit le 3 août 1870.

Une fois en Espagne, et bientôt au Maroc, Regnault se trouva criblé de commandes; mais il n'avait rien de fait; il charge alors M. d'Epinay de lui vendre certaines de ses études, d'emprunter à un banquier et de lui expédier à Tanger sa petite "femme jaune"; il l'achèvera de suite, en fera un tableau et l'expédiera à un marchand de Paris tout prêt à la lui bien payer. Regnault écrit à M. d'Epinay de profiter du départ de son serviteur Laglaine, resté à Rome et qu'il désire avoir près de lui, pour lui envoyer sa petite "femme jaune" et des étoffes dont il a besoin. En attendant, il continue ses études avec acharnement.

FIGHT FOR "SALOME."

LOUVRE OUTBIDDEN BY NEW YORK DEALERS.

"Salomé," the celebrated painting by Henri Régnault, was knocked down at the Georges Petit Galleries, Paris, yesterday to Messrs. Knoedler, the New York art dealers, for £19,200.

The announcement that the celebrated masterpiece had been acquired by an American has caused keen disappointment among French art lovers, who counted on securing "Salomé" for the Louvre. When its first became known that the remarkable collection of art treasures of the Marquise Landolfo Carcano was to be dispersed, a number of patriotic connoisseurs started a subscription with the object of purchasing "Salomé" for the nation. Yesterday the amount promised had reached £6,800, and Baron Henri de Rothschild, after revisiting Regnault's striking picture, decided to increase his subscription from £1,200 to £2,000. The society of the friends of the Louvre guaranteed a further £1,200.

But the gem of the Carcano collection soared to a figure beyond the reach of any but International art dealers. When all its resources had been drawn upon, the Louvre was unable to offer more than £15,800, and the bidding did not stop until it had gone £3,600 higher.

A REMARKABLE WORK.

The celebrated picture, whose ownership was only decided after an exciting struggle, shows a dancing girl seated on an Oriental cushion. She holds in her hand the knife which is to sever the head of John the Baptist, and her black hair forms a striking contrast to the yellow background. A cruel smile of triumph lights up the painted features of Salomé. The canvas, which was commenced by Régnault in Rome in 1868, was terminated in Morocco. The painter died prematurely in an engagement with the Prussians at Buzenval in 1871, at the age of twenty-eight. The painting measures 5ft. 8in. in height by 3ft. 4in. wide.

THE CARCANO SALE.

LARGE PRICES FOR MODERN FRENCH WORKS.

[FROM OUR OWN CORRESPONDENT.]

PARIS, MAY 30.

The sale of the collection of the Marquise Landolfo Carcano, which began to-day at the Georges Petit Gallery, in the Rue de Sèze, attracted dealers and collectors from all parts of the Continent and America. The modern pictures, 89 in all, produced the high total of 2,760,000f. (£110,400). The sensation of the sale was Henri Regnault's famous picture "Salome," painted at Rome and exhibited at the Salon in 1870. During the last few days attempts have been made to secure the picture for the Louvre, and Baron Henri de Rothschild headed the list with 30,000f. To-day the Louvre went to 380,000f. Messrs. Knoedler bought the picture for 480,000f., to which must be added auction charges of 10 per cent. Messrs. Knoedler inform me that they will hold the picture for two months at the disposal of the Louvre authorities at cost price. Messrs. Knoedler bought Corot's "La Solitude," a view in Limousin worked up in 1866 from a study made in 1851; it was exhibited at the Salon in 1866, and bought by the Emperor Napoleon for the Empress Eugénie. It now sold for 350,000f. A smaller Corot, "Le Lac: Effet du Matin," sold for 121,000f. Three of five by Eugène Delacroix sold at a high price. "L'Assassinat de l'Évêque de Liège," painted in 1829 for the Duc d'Orléans, brought 205,100f. Another, "La Leçon d'Équitation," exhibited in 1854, brought 140,000f.; and a third, "Intérieur d'une Cour Maroc," from the 1838 Salon, 86,000f. W. Leibl's three-quarter length portrait of the wife of the architect Gedon, exhibited at Munich in 1869 and at the Salon in 1870, was bought by Theobald Heinemann, of Munich, for 140,000f. Jules Dupré's "La Mare dans la Clairière" went to Messrs. Knoedler for 90,000f. One picture was bought for the Louvre, Théodore Rousseau's "Allée des Châtaigniers," for 210,000f. This picture was "refused" at the Salon of 1835. The second Rousseau, "Le Col de la Faucille," painted in 1855, went to Messrs. Knoedler for 67,500f. Troyon's "Vaches sous bois" brought 53,000f.

Automédon et les chevaux d'Achille.
(Rome 1868) (Musée de Boston).

Le Général Prim, par Henri Regnault. —Pl.

La Comtesse de Barck, par Henri Regnault.

September, 1988

SALOME, by Henri Regnault.
This volume was:
disbound
dry cleaned and spray deacidified with Wei-To
loose plates were pasted in their original position
reinforced original sewing
rebacked with new leather and original spine reattached.
Corners repaired with new leather.